

Quelle herméneutique enseigner aux ministres d'aujourd'hui ?

Shafique Keshavjee

Société vaudoise de théologie, Lausanne, 6 février 2014

Introduction

1. Quelques réflexions préliminaires

2. Une vision synthétique

2.1. Le cœur de la confession de foi chrétienne

2.2. Le cœur de mes convictions

2.3. Le cœur de mes aspirations

3. Quelle(s) herméneutique(s) ?

3.1. Définition, complexité et tâche de l'herméneutique

3.2. Spécificité de l'herméneutique biblique

3.3. Quatre lieux de l'herméneutique théologique

3.4. Complexité de l'herméneutique théologique

3.5. Conflit et complémentarité des herméneutiques théologiques

3.6. Herméneutiques et paradigmes

3.7. L'herméneutique et l'herméneute

4. Quel projet de Haute Ecole de Théologie (HET) ?

4.1. Origine du projet

4.2. Constat à la base du projet

a. Evolution des Facultés de théologie et écoles bibliques

b. Evolution des Eglises chrétiennes

c. Evolution du paysage des Hautes Ecoles

4.3. Contenu du projet

4.4. Réactions au projet

Conclusion

Quelle herméneutique enseigner aux ministres d'aujourd'hui ?

Shafique Keshavjee
(www.skblog.ch shafique.keshavjee@gmail.com)

Société vaudoise de théologie, Lausanne, 6 février 2014

Introduction

Je vous remercie pour l'invitation, même si, je dois le reconnaître, le papillon d'invitation a suscité en moi de graves questions d' « herméneutique existentielle » !¹

1. Quelques réflexions préliminaires

« Quelle herméneutique (des Ecritures) enseigner aux ministres d'aujourd'hui ? »

Cette question, d'apparence simple, est fort complexe.

Ainsi formulée, elle articule un *singulier* (« herméneutique ») et un *pluriel* (« ministres »). Est-ce à dire qu'il ne peut y avoir qu'une seule herméneutique qui doit être enseignée et que la tâche des conférenciers en débat est de la clarifier et de la déterminer ? Et, si leurs divergences étaient trop grandes, est-ce à dire encore qu'il faille choisir l'herméneutique de l'un aux détriments de l'herméneutique de l'autre puisqu'elle ne pourrait être que singulière ?

D'entrée de jeu, je tiens à redire ici ce que j'ai toujours tenu pour important à savoir qu'une pluralité de perspectives soit défendue. De même qu'il y a un « conflit des interprétations » (pour reprendre une réflexion chère à Paul Ricoeur), un conflit qui peut être fécond, de même il y a certainement un « conflit des herméneutiques » qui peut l'être aussi. Le titre aurait donc pu être : « Quelles herméneutiques enseigner aux ministres d'aujourd'hui ? »

¹ Une note humoristique pour commencer... Selon Klauspeter Blaser « le XXe siècle s'est d'abord largement inspiré de l'herméneutique existentielle : celui qui interprète devient l'interprété » (*La théologie au XXe siècle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1995, p.475). Or en devant interpréter le papillon d'invitation, de grandes questions existentielles ont jailli en moi : *Qui suis-je ?* Et plus fondamentalement : *Suis-je ?* Dans le papillon, j'ai découvert qu'un certain « Shafique Keshavjee » avec f devait prendre la parole. Alors que mon nom « Keshavjee » s'écrit avec v. Je me suis dit d'abord que c'était une faute d'inattention, peu respectueuse, certes, mais somme toute assez banale. Et cela d'autant plus que, ailleurs dans le texte, « Keshavjee » est écrit correctement. Mais ce qui a commencé à m'intriguer, c'est que le « Keshavjee » avec f y est présenté comme « prof. hon. de sciences des religions » alors que le « Keshavjee » avec v est présenté comme « prof. hon. d'histoire des religions » ! Alors là, j'ai été interpellé ! Nous vivons au XXIe siècle avec les outils d'information les plus perfectionnés à notre disposition. Plus encore, le séminaire est organisé par un comité dans lequel siègent d'éminents historiens et exégètes. Ces différences dans le texte ne peuvent donc pas être le fruit du hasard ! N'étant pas professeur honoraire moi-même et n'ayant jamais été ni professeur d'histoire des religions, ni professeur de sciences des religions, mais professeur de théologie œcuménique et de théologie des religions, des questions fondamentales doivent être posées. Et cela d'autant plus que dans l'annonce de l'EERV Flash Marc Boss seul est mentionné, mais aucun Shafique Keshavjee (http://eerv.ch/files/flash/no178/EERV-flash_178_janvier_2014.pdf). De qui s'agit-il alors ? Et existe-t-il vraiment ? Par les progrès de la théologie, nous savons tous que de telles questions échappent à la science (le noumène est inaccessible, seuls les phénomènes peuvent être analysés). Concentrons-nous dès lors sur la seule question à laquelle une exégèse peut répondre : *qui a rédigé les textes ?* Et là je suis fier de ma découverte. Pour ne pas perdre trop de temps, voici à quelle conclusion je suis arrivé : ce n'est pas un rédacteur, mais deux rédacteurs différents, ou mieux, deux auteurs appartenant à deux écoles rédactionnelles différentes qui ont dû rédiger le papillon. Et je puis même être plus précis : celui qui a rédigé Keshavjee avec v et qui l'appelé prof. d'histoire des religions vient de Genève et celui qui l'a appelé Keshavjee avec f et qui l'appelé prof. de sciences des religions vient de Lausanne ! En effet, tout chercheur sait qu'à Lausanne, on enseigne les sciences des religions et à Genève l'histoire des religions. CQFD ! En ce qui concerne la datation précise du document, nous laisserons cela aux bons soins de brillants exégètes du 4^{ème} millénaire qui, bien mieux que nous, sauront y répondre. Quant à savoir *qui je suis*, j'avoue ne pas être beaucoup plus avancé...

La question posée articule une *universalité* (« l'herméneutique ») à une *particularité* (des ministres de l'Eglise). Dans une première approximation, l'herméneutique peut être définie comme « l'art de comprendre et d'interpréter » (Denis Thouard)². Or la compréhension et l'interprétation (des Ecritures) n'est pas le bien propre d'un groupe particulier, d'un lieu particulier ou d'un auditoire particulier. Le titre aurait pu être : « Quelle herméneutique (des Ecritures) enseigner aux *étudiants* d'aujourd'hui ? » Cette question, plus large, aurait eu l'avantage de présumer que ces étudiants ne vont pas tous ou ne doivent pas tous devenir des ministres. Or la question posée est bien celle de l'herméneutique à enseigner à des *ministres*. Donc elle semble ne pas concerner tous les étudiants, quelles que soient leurs orientations, mais bien le lieu particulier qu'est l'Eglise.

De manière implicite dans le titre et de manière explicite dans la présentation du débat se pose alors la question des lieux de l'enseignement de l'herméneutique : l'Université (qui vise –ou qui devrait viser– l'universalité)? l'Eglise (qui assume –ou devrait assumer– sa particularité)? ou encore un autre lieu tel une Haute Ecole ?

Deux grandes questions sont donc posées : quelle herméneutique ? et quel lieu d'enseignement? Ou dit autrement, une *question de méthode* et une *question d'opportunité* (le projet d'une Haute Ecole de théologie à côté d'une Faculté de théologie à l'Université).

Je vais tenter de répondre à ces deux questions.

Mais avant de le faire, je dois relever que le titre qui nous est proposé suscite de nombreuses autres questions.

Quelles sont les « Ecritures » qui doivent être interprétées? La Bible ? Le Coran ? Le Talmud ? Le Tripitaka bouddhiste ? Ou d'autres grands Ecrits encore de la littérature mondiale ? Si c'est d'abord la Bible, est-ce la Bible seule qui doit être interprétée ou aussi toute la littérature qui l'entoure (« apocryphe » notamment) et toute la littérature qu'elle a générée?

D'autres questions. *Qui* doit enseigner l'herméneutique ? Quels sont les enseignants reconnus et attirés ? Doivent-ils tous être professeurs universitaires et docteurs en théologie³ ? Ou peuvent-ils aussi être ministres de l'Eglise ou encore des non-théologiens ?

Plus fondamentalement encore.

L'enseignement concerne-t-il d'abord des *ministres* (ou futurs ministres) ? Ou concerne-t-il aussi des *laïcs* ? Pour *quelle vision de l'Eglise* cette herméneutique est-elle enseignée ? Le titre donne l'impression d'un modèle hiérarchique : des enseignants avec une « bonne » herméneutique forment des ministres qui à leur tour vont donner une « bonne » formation à des laïcs. Est-ce là le seul modèle d'Eglise qui doit être le nôtre ?

D'autres questions encore. Quelles sont les *visions de la société et du monde*, et les visions de l'Eglise et des Eglises dans ces sociétés et mondes qui animent cette herméneutique ?

Et pour terminer, voici les questions les plus ultimes.

Quel est le *Sens profond* de cette herméneutique biblique et *quel est le Dieu qui le fonde* ?

Toutes ces questions, je les synthétise de la manière suivante en reformulant dès lors le titre de ma contribution.

Quelle(s) herméneutique(s) de quelles Ecritures(s) par quels enseignant(e)s dans quels lieux avec quelles personnes (ministres et laïcs) pour quelle(s) Eglise(s) et pour quel(s) monde(s) avec quel(s) Sens et par quel Dieu?

² Denis Thouard, *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître* (textes clés réunis et présentés par l'auteur), Paris, Vrin, 2011.

³ Pour mémoire, ni Karl Barth, ni Hans-Urs von Balthasar, deux des plus grands théologiens réformés et catholiques du 20^{ème} siècle, n'avaient de doctorat en théologie. Dans un tout autre domaine, Jean Piaget, l'un des plus grands psychologues et épistémologues du 20^{ème} siècle n'avait pas de doctorat en psychologie !

Il est bien sûr impossible de répondre en si peu de temps à une telle cascade de questions qui s'interpénètrent mutuellement. Pour pouvoir répondre à un bout de la question, il faut avoir répondu à l'autre. Ma conception de Dieu dépend de mon herméneutique et mon herméneutique dépend de ma conception de Dieu. Et toutes les réponses aux questions intermédiaires dépendent des réponses aux questions à chaque extrémité.

Même s'il est impossible donc de répondre en si peu de temps à une telle cascade de questions, il aurait été insensé de chercher à répondre à une question bien plus courte (la vôtre) en ignorant les autres.

Comment répondre alors ?

J'ai choisi de le faire sur deux modes. En présentant :

- a. Une vision synthétique de ma foi, de mes convictions et de mes aspirations.
- b. Une réponse plus analytique aux deux questions : Quelle herméneutique ? Quel projet de Haute Ecole ?

2. Une vision synthétique

2.1. Le cœur de la confession de foi chrétienne

Le cœur de la confession de foi chrétienne me semble pouvoir se résumer en deux mots : *Kyrios Iesous*⁴.

Ou en trois : *Kyrios Iesous Christos*⁵.

Dans ces résumés extrêmes de l'apôtre Paul, comme dans les synthèses chez Luc⁶, si Jésus reçoit ces titres, c'est parce que Dieu l'a fait Seigneur et Christ. Et il l'a fait en le ressuscitant des morts.

La Résurrection du Crucifié par Dieu est au cœur de tout le Nouveau Testament.

Si Jésus ressuscité a été surélevé et a reçu par grâce le nom au-dessus de tout nom, c'est parce qu'il est aussi celui qui s'est le plus abaissé et vidé de lui-même.

Le cœur de l'Évangile, c'est un Seigneur qui s'est fait serviteur, un esclave qui a été fait Maître.

Les incidences pour la vie chrétienne sont grandioses.

Dans le texte probablement le plus ancien du Nouveau Testament (et donc le premier document chrétien qui nous soit parvenu), la première épître de Paul aux Thessaloniens, voici ce que Paul affirme :

« Nous ne voulons pas, frères, vous laisser dans l'ignorance au sujet des morts, afin que vous ne soyez pas dans la tristesse comme les autres, qui n'ont pas d'espérance. Si en effet nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même aussi ceux qui sont morts, Dieu, à cause de ce Jésus, à Jésus les réunira » (1 Thessaloniens 4/13-14).

Etre chrétien, c'est être, par l'Esprit saint, associé à la vie, à la mort et à la résurrection du Christ pour la gloire de Dieu le Père et la joie de l'être humain.

⁴ « Jésus est Seigneur » ou plus littéralement « Seigneur (c'est) Jésus ». Et si l'on ne voulait garder que deux mots « Seigneur (:) Jésus » (cf. notamment Romains 10/9 et 1 Corinthiens 12/3). Il ne me semble pas anodin de dire « Jésus : Seigneur » ou « Seigneur : Jésus » comme de dire « Notre Père » ou « Père de nous » (Matthieu 6/8). Car le premier mot centre l'attention et dit le prioritaire.

⁵ « Jésus Christ est Seigneur » ou plus littéralement « Seigneur (c'est) Jésus Christ ». Et si l'on ne voulait garder que trois mots « Seigneur (:) Jésus Christ » Cf. notamment l'antique hymne chrétien repris dans Philippiens 2/6-11.

⁶ Par exemple dans Actes 2/36.

Comment *comprendre* ces confessions de foi? Peut-on les prendre au sérieux, les accueillir « à la lettre » ou au contraire doivent-elles être réinterprétées d'une manière à les rendre plus conformes à des visions du monde contemporaines? Peut-on croire en un Dieu différent du monde et qui intervient en ressuscitant corporellement son Fils, le faisant voir vivant aux premiers témoins, ou au contraire faut-il repenser le tout dans des catégories matérialistes, agnostiques ou bouddhistes, par exemple? Tels sont quelques-uns des enjeux d'une réflexion herméneutique. Nous y reviendrons.

Pour l'heure, et sans justification encore de mes options herméneutiques, voici sur un mode non académique, quelques-unes de mes convictions et de mes aspirations. Le « cercle herméneutique » ou mieux, la « spirale herméneutique » (Grant Osborne)⁷ nous apprend d'une part que la compréhension du tout et celle des parties sont interdépendantes et d'autre part, que notre compréhension est toujours tributaire de nos pré-orientations les plus fondamentales, celles-ci se métamorphosant au gré de nouvelles compréhensions.

La présentation de ces convictions et de ces aspirations révèle donc des intuitions synthétiques qui seront développées ensuite.

2.2. Le cœur de mes convictions

Ne voulant dire « Je crois... » (ce texte ne remplace aucun credo), j'ai choisi la formule « J'ai la confiance née d'une conviction... »⁸.

Parce que j'ai la confiance née d'une conviction que le Fondement de l'Univers n'est ni la Matière seule, ni une Matrice englobante, mais le Dieu créateur qui s'est révélé en Jésus-Christ, je crois que l'Evangile, malgré son rejet, continue d'être pertinent pour l'Eglise et pour le Monde.

Parce que j'ai la confiance née d'une conviction que la Fin ultime de la Vie n'est ni dans la désintégration, ni dans l'au-delà de multiples réincarnations, mais dans la vie de résurrection du Crucifié, maintenant et pour l'éternité, je crois que l'espérance chrétienne, malgré sa contestation, continue d'être pertinente pour l'Eglise et pour le Monde.

Parce que j'ai la confiance née d'une conviction que l'Eglise n'est ni une Institution appelée à mourir, ni une juxtaposition de confessions autonomes, mais le Corps vivant du Christ, je crois que les Eglises, malgré leurs dissensions, continuent d'être pertinentes pour Dieu et pour le Monde.

Parce que j'ai la confiance née d'une conviction que le Monde n'est ni abandonné de Dieu, ni exempt du mal, mais un Espace de Vie où se déploient de prodigieuses potentialités, je crois que le Monde, malgré ses pathologies, continue d'être pertinent pour Dieu et pour l'Eglise.

Parce que j'ai la confiance née d'une conviction que les ministres et laïcs de l'Eglise ne sont appelés ni à dominer ni à être dominés, mais à refléter par leurs compétences variées le Seigneur qui s'est fait serviteur, je crois que la complémentarité entre ministres et laïcs, malgré les difficultés, continue d'être pertinente pour le rayonnement de l'Evangile dans l'Eglise et dans le Monde.

Parce que j'ai la confiance née d'une conviction que la Bible n'est ni un Livre dépassé, ni un Ecrit que l'on doit domestiquer, mais le Lieu où l'identité de Dieu et des humains se révèle en vérité, je crois que des enseignants inspirés et cultivés, malgré leurs inévitables étroitures, continuent d'être pertinents pour l'Eglise et pour le Monde.

⁷ Cité par Anthony C. Thiselton, *Hermeneutics, An Introduction*, Grand Rapids, 2009, p. 14.

⁸ L'expression « la confiance née d'une conviction », je la dois à un auteur bouddhiste, Walpola Rahula. « Dans les textes bouddhiques on rencontre un mot *saddhā* (Skt. *śraddhā*) qui est généralement traduit par « foi » ou « croyance ». Mais *saddhā*, à vrai dire, n'est pas la foi comme telle, mais plutôt une sorte de « confiance » née de la conviction » (*L'enseignement du Bouddha d'après les textes les plus anciens*, Paris, Seuil, 1961, p. 26). La « foi » chrétienne, elle non plus, n'est pas une confiance aveugle, mais bien une « confiance née d'une conviction ».

2.3. Le cœur de mes aspirations

N'osant dire « J'ai un rêve... », je puis toutefois affirmer « J'aspire à... »

J'aspire à ce que l'Évangile soit redécouvert en Suisse romande, et partout ailleurs, comme la bonne nouvelle du Dieu vivant qui, par le Christ, fraye un passage dans toutes nos impasses.

J'aspire à ce que l'Église en Suisse romande, comme partout ailleurs, soit symphonique. Que les catholiques, les protestants et les orthodoxes, d'une voix commune et différenciée prient, témoignent et servent leurs contemporains.

J'aspire à ce que les catholiques, les protestants et les orthodoxes de Suisse romande, comme partout ailleurs, articulent plus harmonieusement leur propre diversité interne.

J'aspire à ce que la formation théologique chrétienne en Suisse romande, comme partout ailleurs, soit présente et se développe dans le monde universitaire et dans le monde des Hautes Ecoles. J'aspire à ce que ces différents lieux de formation collaborent toujours mieux entre eux.

Plus concrètement pour les protestants.

J'aspire à ce qu'une Fédération protestante de Suisse et de Suisse romande puisse voir le jour qui accueille l'ensemble des protestants (réformés, évangéliques, pentecôtistes, issus de la migration).

J'aspire à ce qu'une Faculté de théologie protestante universitaire (sur Genève et sur Lausanne) se développe, qu'elle honore ses racines chrétiennes et qu'elle s'ouvre (aussi sur le plan des enseignants) à la grande diversité interne du protestantisme. Comme lieu de formation privilégié des réformés, j'aspire à ce qu'il s'ouvre aux évangéliques.

J'aspire à ce qu'une Haute école de théologie protestante soit créée (sur St Léger, Crêt-Bérard et/ou Pompaples ?) et qu'elle enseigne avec compétence et clarté la Seigneurie du Serviteur, du Crucifié-Ressuscité. Comme lieu de formation privilégié des évangéliques, j'aspire à ce qu'elle soit ouverte aux réformés.

3. Quelle(s) herméneutique(s) ?

3.1. Définition, complexité et tâche de l'herméneutique

Définition

L'herméneutique –originairement la reprise du travail d'Hermès, le messager des dieux, reprise se prolongeant par le déchiffrement des *hermeneia*, les signalisations sur un chemin- a été définie comme art, science, théorie ou pratique de l'interprétation et de la compréhension⁹.

On peut comprendre l'herméneutique comme *art ou pratique*, lorsque la *pertinence* et le *travail effectif* de l'herméneute sont mis en valeur.

Comme *science*, lorsque la *méthode* et l'*universalité* de la démarche herméneutique sont mises en valeur.

Comme *théorie*, lorsque la *réflexivité* et la *problématisation* du travail de l'herméneute et de la démarche herméneutique sont mises en valeur.

L'herméneutique articule trois pôles inséparables : une *pratique* de l'interprétation et de la compréhension, une *objectivation* de la méthodologie de l'interprétation et de la compréhension et une *réflexion critique* sur cette pratique et cette objectivation.

L'*interprétation* peut être définie comme le *processus* allant d'une compréhension superficielle, distante ou fautive à une compréhension qui se veut plus vraie ou approfondie. En ce sens elle *décrypte* une signification mécomprise. L'interprétation peut être définie aussi comme l'*expression* d'une compréhension singulière. En ce sens elle *manifeste* une signification nouvelle.

La *compréhension* peut être définie comme l'*effet synthétique* d'une interprétation. En ce sens, elle atteste de la saisie d'une signification. La compréhension peut aussi être définie comme une *capacité* d'empathie. En ce sens, elle réunit deux singularités¹⁰.

Pour synthétiser, voici une nouvelle proposition de définition.

L'herméneutique peut-être définie comme *la théorie et la pratique de l'interprétation, à savoir d'un comprendre et d'un donner à comprendre qui passe par un déprendre et un reprendre*¹¹.

⁹ Pour l'herméneutique (h.) comme « art », cf. D. Thouard, *op.cit.* Jean-Yves Lacoste définit l'h. comme « art ou science de l'interprétation » (article « Herméneutique » in Jean-Yves Lacoste (dir.) *Dictionnaire critique de la théologie*, Paris, Quadrige/PUF, 2002, p. 527). L'h. comme « théorie » se trouve chez Pierre Bühler (« On appelle l'herméneutique la théorie de l'interprétation ou de la compréhension (...) » (article « Herméneutique » in Pierre Gisel (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris/Genève, Presses universitaires de France/Labor et Fides, (1995) 2006, p. 582) et comme « théorie critique » chez Klauspeter Blaser (« « Herméneutique » signifie théorie critique de l'interprétation » (*La théologie au XXe siècle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1995, p.475). Quant à Anthony C. Thiselton, il commence aussi par définir l'h. comme « théorie de l'interprétation » (« Hermeneutics » in Sinclair B. Ferguson, David F.Wright, J.I. Packer (ed.), *New Dictionary of Theology*, Leicester, Inter-Varsity Press, 1988, p.293). Pour l'h. comme « pratique », cf. *Le Nouveau théo, l'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Mame, 2009. « L'herméneutique (du grec, « expliquer ») définit les principes et les méthodes d'interprétation des textes. C'est une pratique très ancienne dans le judaïsme et le christianisme » (p. 147).

¹⁰ Pour une première réflexion sur interprétation et compréhension, cf. de D. Thouard, « Comprendre et interpréter » *op.cit.* pp. 9-16 et les articles « Compréhension », « Comprendre » et « Interpréter » in Jean-Pierre Zarader (dir.), *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Ellipses, 2007, pp.11-13 et 300-301.

¹¹ L'étymologie latine du mot com-prendre (prendre ensemble ou assembler en esprit) est fort instructive. Elle renvoie à la racine *hed-/hend* qui signifie mettre en sa possession. *Prae-heda*, devenu *praeda* a désigné la part de butin pris en premier par le chef. *Praeda* est à l'origine du mot *proie*. Quant à *pra-heda*, il a donné naissance au mot *préhension* duquel a dérivé le mot *prison*. Cette même racine a donc donné les mots *appréhension* (saisir un danger), *appréhender* (saisir une personne) et *apprendre* (saisir par l'esprit). (Cf. René Garrus, *Etymologies du français. Curiosités étymologiques*, Editions Belin, 1996, p.38-39). Cette racine linguistique met en évidence le danger de tout acte de comprendre : saisir en enfermant. Un acte de

Complexité

L'herméneutique est un sujet complexe car elle rassemble en elle-même à la fois la problématique de l'interprétation et l'interprétation de cette problématique, une théorisation du comprendre et la compréhension de cette théorisation.

L'herméneutique biblique est un sujet complexe, car elle articule à la fois une herméneutique générale (réflexion « philosophique » fondamentale) et une herméneutique particulière (réflexion « théologique » spécifique sur la Bible)¹².

Toute interprétation d'un texte biblique est dès lors devenue d'une complexité énorme. Non seulement il est important de saisir « les interprétations des interprétations » au sein même des textes bibliques¹³, puis en dehors des textes bibliques (« les commentaires » et « les commentaires des commentaires »), mais à cela il est devenu nécessaire d'ajouter « les herméneutiques » et « les herméneutiques des herméneutiques », à savoir ce grand courant réflexif (principalement en Occident) sur l'acte même d'interpréter et de commenter¹⁴.

Tâche

L'herméneutique est, pour reprendre la belle expression de Jean-Yves Lacoste, « fille des distances »¹⁵. La conscience d'une distance –culturelle, chronologique, philosophique, scientifique, religieuse...- entre une œuvre du passé et l'interprète du présent est à la base de toute réflexion herméneutique¹⁶.

compréhension respectueux de son sujet ou de son objet est, pourrait-on dire, une saisie qui dessaisit. C'est pourquoi elle commence toujours par un déprendre avant de pouvoir poursuivre par un reprendre.

¹² Sur cette thématique, lire de Paul Ricoeur « Herméneutique philosophique et herméneutique biblique » in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil, 1986, pp. 119-133. Ricoeur parle de « relation complexe d'inclusion mutuelle » (p. 119). La formule, quoique attirante, n'est pas sans poser problème. Ricoeur affirme que « le premier mouvement va du pôle philosophique au pôle biblique » et que « l'herméneutique biblique est une herméneutique *régionale* par rapport à l'herméneutique philosophique constituée en herméneutique *générale* » (p. 119). Il nuance immédiatement en affirmant : « L'herméneutique théologique présente des caractères si originaux que le rapport s'inverse progressivement, l'herméneutique théologique se subordonnant finalement l'herméneutique philosophique comme son propre *organon*. » (p.119). Plus loin dans ce texte, il reconnaîtra magnifiquement que la foi est « la limite de toute herméneutique, en même temps que l'origine non herméneutique de toute interprétation ; le mouvement sans fin de l'interprétation commence et s'achève dans le risque d'une réponse qu'aucun commentaire n'engendre ni n'épuise » (p. 130). Lorsqu'il s'agira d'interpréter le sens de la résurrection du Christ, Ricoeur reconnaît s'éloigner « non seulement de l'interprétation dominante, mais de ce qui demeure le consensus au moins tacite des théologiens dogmaticiens » (Paul Ricoeur, *La critique et la conviction*, Hachette Littératures, Paris, 2006, p.230). Sa réponse est significative. « Mais c'est peut-être là que le philosophe que je suis anime l'apprenti théologien qui s'agit en moi » (p. 230). Ainsi, chez Ricoeur, l'« inclusion mutuelle » se conclut finalement par la victoire du pôle philosophique sur le pôle théologique.

¹³ Un exemple parmi mille. Lorsque Luc présente Jésus, c'est une interprétation à côté de celles de Matthieu, Marc et Jean (sans mentionner les apocryphes). Or le Jésus interprété par Luc interprète/explique (*diernèneuein*) lui-même les Ecritures (Luc 24/27). Dans ce même Evangile (et différemment de Matthieu) Jésus est présenté en débat d'interprétation avec le diable (Luc 4/9-12) sur des textes des Ecritures qui sont eux-mêmes des interprétations de la volonté de Dieu.

¹⁴ Ainsi, Schleiermacher, Dilthey, Heidegger, Gadamer, Ricoeur, parmi bien d'autres, sont devenus des « incontournables » pour toute réflexion herméneutique.

¹⁵ « (...) l'herméneutique est fille des distances –culturelles et/ou chronologiques- qui nuisent à l'intelligence des textes. Face au problème posé par les objets signifiants dont la signification nous échappe, ou dont nous supposons qu'ils possèdent un sens profond auquel nous n'avons pas ou plus accès, l'herm. se propose de déterminer ce que ces objets veulent vraiment dire et d'éprouver si ce qu'ils disent possède une pertinence ici et maintenant » (art. « Herméneutique » *op.cit.*, p.527).

¹⁶ C'est l'essor des disciplines historiques en Occident qui a renforcé la prise de conscience d'un écart. En Orient et en d'autres parties du monde moins marquées par l'histoire (elle-même tributaire d'une conscience judéo-chrétienne du rapport au temps), la conscience de la distance est bien plus faible. La lecture des textes religieux, notamment, se vit souvent dans une immédiateté plus grande.

Mais si une *distance* peut être perçue comme problématique, c'est bien parce qu'une *proximité* est encore ressentie comme profonde.

Ainsi, les philosophes grecs, même s'ils ne percevaient plus le sens des comportements étranges des dieux racontés par Homère, n'en restaient pas moins fascinés par son œuvre. Le recours à l'allégorie leur permettait de postuler et de trouver un sens plus profond.

De même, pour les premiers chrétiens, tout en étant tributaires des Ecritures juives, il leur fallait trouver un sens nouveau à partir de l'événement de Jésus reconnu comme Messie. Les quatre sens de l'Écriture qui furent progressivement systématisés (sens littéral, sens allégorique, sens moral et sens spirituel) leur permettaient de garder vivant ce lien.

Si la Réforme a revalorisé la *proximité* de la Bible (le sens dans la lettre) avec les préoccupations contemporaines, le siècle des Lumières, et ceux qui ont suivi, ont mis en évidence des *distances* entre le contenu d'une lecture littérale de la Bible avec les découvertes des sciences naissantes¹⁷.

L'herméneutique a comme tâche *d'articuler une proximité et une distance*, de gérer une distance devenue problématique et de trouver une proximité qui soit saine¹⁸.

Dit autrement, la tâche de l'herméneutique est de *valoriser la précompréhension (élan initial)*, de *comprendre la mécompréhension (barrières en soi et hors de soi)*, de *traverser les incompréhensions (processus de rapprochement)* et de *favoriser de nouvelles compréhensions (saine relation)*.

Comme l'a si bien dit Paul Valéry : « Un état dangereux : croire comprendre »¹⁹.

Dite positivement, cette parole -mise en lien avec l'affirmation de Ludwig Wittgenstein : « Ce que je sais, je le crois »²⁰- pourrait être reformulée ainsi:

« Un état heureux : comprendre que je crois ».

Dit autrement encore, le travail herméneutique a comme tâche de faire douter d'une conviction initiale (« je croyais bien comprendre ») pour faire accéder à une conviction plus riche (« nous comprenons mieux ce que nous croyons »).

¹⁷ Une bonne partie de la philosophie et des sciences humaines occidentales s'est constituée à côté ou face aux sciences expérimentales en expansion. Ainsi l'œuvre de Kant a été construite à côté de la physique de Newton (la sauvegarde d'un penser et d'un croire face à l'essor envahissant d'un savoir). La différence proposée par Dilthey entre l'explication (*erklären*, propre aux sciences de la nature) et la compréhension (*verstehen*, propre aux sciences humaines) relève d'une même volonté de protection. Une partie importante des débats herméneutiques me semble tourner autour de la relation entre ces deux concepts. Dit (très, très !) schématiquement : une compréhension sans l'explication (Schleiermacher, Dilthey), une explication sans la compréhension (histoire à prétention « scientifique » ; structuralisme radical) ; une compréhension qui précède, englobe et critique l'explication (Heidegger, Gadamer) ; une explication qui précède, accompagne et critique la compréhension (Habermas) ; une interpénétration entre compréhension et explication (Ricoeur) ; une explication (historique) qui précède la compréhension (théologique) (partisans radicaux de l'exégèse historico-critique)...

¹⁸ Il y a deux manières antinomiques d'éliminer la préoccupation herméneutique : a. en décrétant que la distance est minimale ou nulle (par des littéralismes anhistoriques ou des universalismes mystiques) ; b. en décrétant que la distance est immense ou insurmontable (par un historicisme relativiste ou une absolutisation du temps présent).

¹⁹ *Choses vues* in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 1960, p.497. Parole qu'il équilibre par : « L'esprit clair fait comprendre ce qu'il ne comprend pas » (*op.cit.*, p.496).

²⁰ *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006, no 177, p.62.

3.2. Spécificité de l'herméneutique biblique

La Bible peut être lue de mille manières, en d'innombrables lieux et pour de multiples raisons. C'est souvent une chance, parfois aussi une souffrance.

Pour comprendre d'où viennent les divergences potentielles et réelles, il est important de saisir quelques éléments de la diversité des options, lieux, priorités, présupposés, paradigmes et orientations théologiques qui sous-tendent cette diversité.

L'herméneutique biblique, telle que je la conçois, est le fruit d'une « triple écoute »²¹.

Le Times Magazine (31 mai 1963) rapporte un propos de Karl Barth donné à ses étudiants, propos souvent cité, selon lequel il faut tenir la Bible dans une main et le journal dans l'autre. La fin est souvent omise. Voici la citation complète:

"[Barth] recalls that 40 years ago he advised young theologians 'to take your Bible and take your newspaper, and read both. But interpret newspapers from your Bible.'"²²

John Stott, aumônier de la reine d'Angleterre de 1959 à 1991 et inspirateur aussi bien du Mouvement de Lausanne, de l'IFES (GBEU internationaux) et de Scripture Union (mouvement international de la Ligue pour la lecture de la Bible), n'a cessé de répéter, quant à lui, qu'il est important de tenir ensemble « the Word and the World »²³.

Ecouter attentivement la Parole (« the Word ») et écouter attentivement le Monde (« the World »), telle est la tâche du chrétien et du théologien. Son chapitre intitulé « L'oreille attentive » comporte toutefois trois sections : « Ecouter Dieu », « A l'écoute mutuelle », « A l'écoute du monde ».

Entre la Bible et le Monde, il y a donc un troisième lieu : la Communauté. Et c'est bien à partir d'une « triple écoute » que l'herméneutique se déploie.

Bible

Monde

Communauté

Derrière cette apparente simplicité se cache une foisonnante complexité.

²¹ Cette réflexion m'est inspirée notamment par l'ouvrage de John Stott, *Le chrétien à l'aube du XXI^e siècle*, Québec, La Clairière, 2000.

²² http://www.ptsem.edu/Library/index.aspx?menu1_id=6907&menu2_id=6904&id=8450

La suite de l'interview est moins connue : "Newspapers, he says, are so important that 'I always pray for the sick, the poor, journalists, authorities of the state and the church - in that order. Journalists form public opinion. They hold terribly important positions. Nevertheless, a theologian should never be formed by the world around him - either East or West. He should make his vocation to show both East and West that they can live without a clash. Where the peace of God is proclaimed, there peace on earth is implicit. Have we forgotten the Christmas message?'"

²³ « (...) je crois que nous sommes appelés à une tâche difficile et même douloureuse, celle de la « double écoute ». Je veux dire par là que nous devons écouter attentivement à la fois la Parole ancienne et le monde moderne, en accordant évidemment à chacun le respect particulier qui lui est dû, afin de pouvoir les mettre en relation en restant fidèles à la première et sensibles au second » (*op.cit.*, p. 6)

La Bible est un Monde. Et ce Monde de la Bible est un Monde de mondes (avec une grande diversité de livres, d'auteurs, de genres littéraires, de contextes historiques, etc.)²⁴.

Le Monde contemporain n'est pas non plus un Monde monolithique. C'est un Monde de mondes (avec un foisonnement de convictions et de pratiques, des plus matérialistes aux plus magiques, des plus conceptuelles au sein d'une Université aux plus ébouriffantes au sein de certains groupes de spiritualité)²⁵.

D'un côté, il y a le Monde de mondes de la Bible et de l'autre le Monde de mondes d'aujourd'hui. Ecouter ensemble et l'ensemble de ces deux Mondes de mondes est dès lors extrêmement ardu et bien sûr impossible pour un seul individu.

Un individu n'aborde jamais ces deux mondes de manière isolée. Entre les deux, il y a toujours la Communauté ou la Tradition²⁶.

Or « la Communauté » ou « la Tradition » est à son tour d'une extrême complexité, car elle est elle-même un Monde de Communautés et un Monde de Traditions.

Ainsi, s'il y a globalement une « Communauté protestante » et une « Communauté catholique », nous savons tous que chacune d'elles est fort plurielle abritant les plus « libéraux » et les plus « littéraires », les plus « progressistes » et les plus « conservateurs ».

De même s'il y a globalement une « Communauté universitaire », nous savons tous qu'au sein d'une même Faculté ou discipline, les conflits entre instituts, individus et chapelles peuvent être légion. Ce qui complique encore la tâche, c'est que chaque individu peut appartenir à plusieurs communautés.

Mais le plus difficile est encore ailleurs.

En nous focalisant que sur la Bible et le Monde... toute la difficulté est dans le sens du mot « et »²⁷.

Comment articuler la Bible *et* le Monde ? Lequel a priorité sur l'autre ? Même si tous les protestants peuvent éventuellement affirmer que c'est la Bible qui fait autorité, les divergences peuvent être radicales.

²⁴ L'herméneutique biblique est tributaire de notre compréhension de la Bible qui elle-même façonne notre compréhension. Dans *Encyclopédie du protestantisme* c'est Pierre Gisel qui a rédigé (avec Jean Zumstein) l'article sur la Bible. Dans cet article (à mes yeux très stimulant, notamment par sa réflexion critique sur les forces et faiblesses de la « méthode historico-critique » (p.129) et par son invitation à une lecture « créatrice » (p.132)), Gisel commence par décrire la Bible comme un texte pluriel, clos et passé (p.114). Ce qui est certes le cas. Mais la Bible est aussi une Parole rassemblée, ouvrante et présente. Et c'est bien l'articulation Texte-Parole, pluriel-canonique, clos-ouvert, passé-présent qui lui donne sa Force. Survaloriser l'un des pôles au détriment de l'autre ne peut qu'affaiblir la lecture. Par ailleurs, la grande diversité d'auteurs et de genres littéraires de la Bible (textes épistolaires, juridiques, poétiques, historiques, paraboliques, liturgiques...) demande qu'une grande diversité de sensibilités et de compétences soient mises en œuvre pour les comprendre. Des historiens universitaires peuvent certes avoir une contribution importante. Mais elle ne peut être seule au fondement de l'interprétation de la Bible. Pour ne mentionner que deux exemples parmi d'autres, les juristes savent bien que le sens d'un texte juridique ne se limite pas d'abord à l'intention du législateur dans un contexte historique donné, mais que le texte vise à être normatif pour des situations futures et inédites dans lesquelles une nouvelle interprétation sera nécessaire. Et les écrivains savent bien que l'utilisation de plusieurs styles voire de contradictions dans un même texte est volontairement porteuse d'un sens plus complexe (la décomposition systématique des textes en des unités « cohérentes » révélera probablement plus les critères de « cohérence » de l'analyste que ceux de l'auteur).

²⁵ La littérature foisonnante des quêtes spirituelles dans toutes les directions (chamanisme, néo-paganisme, « New Age », dialogues avec des anges, sorcellerie, occultisme, satanisme...) révèle des expériences qui échappent très largement au monde universitaire et scientifique. Une interprétation « universitaire » de la Bible qui éliminerait de manière *a priori* tout esprit, ange ou démon, ne pourrait être que peu pertinente pour donner des critères de discernement dans ce dangereux foisonnement.

²⁶ Gadamer a eu le grand mérite de revaloriser la thématique de la « tradition » dans la réflexion herméneutique. Cf. *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1996, p.298s.

²⁷ Le professeur Pierre Bonnard a marqué des générations d'étudiants en les rendant notamment attentifs à la grande diversité de sens du petit mot « kai » !

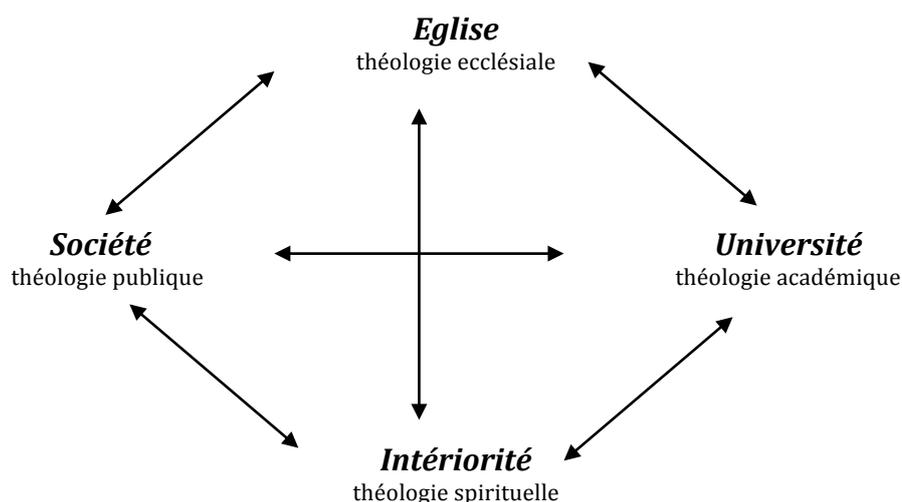
Ainsi, les réformés reprochent aux évangéliques de ne pas assez écouter les bonnes choses du Monde (apports des sciences et des sciences humaines, les revendications légitimes d'une société en évolution, etc.) et dès lors de mal écouter la Bible (en quoi ils ont souvent raison). En retour les évangéliques reprochent aux réformés de trop écouter les mauvaises choses du Monde (idéologies matérialistes, « l'esprit du temps », etc.) et dès lors de mal entendre la Bible (en quoi ils ont souvent raison aussi).

Barth invitait ses étudiants à interpréter le journal à partir de la Bible. A sa suite, quoique dans un registre bien différent, George Lindbeck utilise fréquemment la métaphore de « l'écriture absorbant le monde »²⁸.

Toute herméneutique biblique, à partir d'une *tradition de lecture*²⁹, cherche à articuler le Monde et la Bible. Les différences résultent des priorités d'articulation voire d'absorption mises en oeuvre³⁰.

3.3. Quatre lieux de l'herméneutique théologique

Depuis David Tracey³¹, il est devenu courant de présenter trois lieux (ou publics) privilégiés de la théologie : l'Université, l'Eglise et la société. A ces trois lieux, il m'a semblé pertinent d'en expliciter un quatrième : l'intériorité³².



²⁸ Cf. l'article éclairant de Marc Boss « Le postlibéralisme : un programme herméneutique » in Marc Boss, Gilles Emery et Pierre Gisel éd. *Postlibéralisme ? La théologie de George Lindbeck et sa réception*, Genève, Labor et Fides, 2004, pp. 113-138.

²⁹ Les lectures confessionnelles (lectures catholiques, protestantes, orthodoxes...) comme les lectures à prétention « scientifique » (ou auto-proclamées comme « critiques ») (lectures historico-critiques, structuralistes, psychologiques, sociologiques...) sont toutes deux des « traditions de lecture ». Les unes comme les autres sont « critiques » de positions adverses. Il serait donc erroné de jouer une herméneutique de la tradition (par ex. Gadamer) contre une lecture critique (Habermas). Pour une présentation brillante de ces deux auteurs et leur dépassement en une « herméneutique critique », lire l'article de Paul Ricoeur « Herméneutique et critique des idéologies » in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil, 1986, pp. 333-377. Alors que Paul Ricoeur « accepte volontiers de dire que la critique des idéologies élève sa revendication à partir d'un autre lieu que l'herméneutique (...) » (p.372), je pense que la critique naît toujours d'une herméneutique et d'une tradition de lecture.

³⁰ Les divergences entre herméneutiques bibliques résident principalement dans les différences d'autorité ultime accordée soit à l'Écriture, soit au Monde pour la compréhension de Dieu, des lois de la nature et de l'identité humaine. Elles résident aussi dans les accents particuliers des uns et des autres : sur les auteurs et destinataires des textes, les contextes historiques et culturels des textes, les origines des textes, les structures des textes, les lecteurs et réceptions des textes, la cohésion des textes (canon), l'actualité des textes...

³¹ *The Analogical Imagination. Christian Theology and the Culture of Pluralism*, (Londres, SCM Press, 1981) New York, Crossroad, Publishing Company, 1987.

³² Shafiq Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, p.150.

Les quatre « lieux » de la théologie

Les quatre lieux principaux où s'élabore la théologie chrétienne sont : l'Eglise, l'Université, la société et l'intériorité. Seule une articulation différenciée de ces quatre lieux assure une fécondité à la production théologique.

1. La théologie ecclésiale

La théologie ecclésiale s'élabore au sein d'une Eglise (ou d'une communion d'Eglises). Elle est au service de l'Eglise (ou d'une communion renforcée des Eglises).

2. La théologie académique

La théologie académique s'élabore au sein d'une Université. Elle est en débat avec tous les savoirs disponibles.

3. La théologie publique

La théologie publique s'élabore au sein de différents espaces de la société. Elle est au service d'une plus grande convivialité de ces espaces.

4. La théologie spirituelle

La théologie spirituelle s'élabore au sein d'une intimité (personnelle et communautaire). Elle féconde et se laisse féconder par les trois autres formes de théologie.

Si l'on accepte ces quatre lieux (ou pôles), il est possible alors de reconnaître que l'herméneutique théologique aura quatre visages différents selon le lieu (ou pôle) privilégié.

1. Une herméneutique théologique *ecclésiale* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, ses traditions spécifiques et le « monde de l'Eglise » (défis, besoins, découvertes, crises...) en dialogue avec les autres pôles.

2. Une herméneutique théologique *universitaire* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, ses traditions spécifiques et le « monde de l'Université » (nouvelles recherches, nouveaux défis, nouvelles pédagogies...) en dialogue avec les autres pôles.

3. Une herméneutique théologique *publique* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, ses traditions spécifiques et « le monde de la société » (monde politique, monde de l'agriculture, monde de l'économie, monde artistique...) en dialogue avec les autres pôles³³.

4. Une herméneutique théologique *spirituelle* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, son identité (personnelle et communautaire) spécifique et « le monde de l'intériorité » (intuitions, découvertes, obstacles, joies...) en dialogue avec les autres pôles.

Ces quatre visages sont, à mes yeux, tous nécessaires.

³³ Ainsi les herméneutiques des théologies de la libération, les herméneutiques postcoloniales, les théologies féministes, etc. sont nées de prises de conscience des évolutions au sein de la société et de la quête de nouvelles pertinences de la Bible pour ne pas seulement interpréter le monde, mais le *transformer*.

En anticipant la présentation du projet de Haute Ecole de Théologie, il est possible de dire que c'est à partir d'une analyse de l'évolution de ces quatre lieux que le projet a vu le jour.

1. La théologie *ecclésiale* est largement confessionnelle encore, même si en certains lieux elle devient résolument plus interconfessionnelle. L'aspiration à mieux rassembler les protestants (réformés, évangéliques, communautés de migrants) pour un témoignage plus uni est une des motivations à repenser la formation (quels que soient les lieux).

2. La théologie *universitaire* est en pleine mutation (disparition programmée de la Faculté de théologie de Neuchâtel, tentation non seulement de « dés-Eglisation » mais aussi de déchristianisation, etc.). Mais plus fondamentalement encore le monde universitaire a dû reconnaître que ses seules offres de formation étaient insuffisantes pour répondre aux besoins de la société. D'où l'essor très rapide des HES (Hautes Ecoles Spécialisées). Swissuniversities rassemble dorénavant en un seul organe hautes écoles universitaires, hautes écoles spécialisées et hautes écoles pédagogiques³⁴.

3. Si la théologie *publique* est largement déficiente, c'est parce que la majorité des enseignants actuels sont des professeurs de théologie universitaires peu ou pas engagés dans la complexité de la société. Permettre à des agronomes, des physiciens, des juristes, des économistes, des médecins, des spécialistes de l'art... d'enseigner la « triple écoute » est une des motivations à repenser la formation (quels que soient les lieux)³⁵.

4. La théologie *spirituelle* est un parent pauvre de la formation théologique (en tout cas chez les protestants). Revaloriser cette théologie spirituelle est une des motivations à repenser la formation (quels que soient les lieux).

3.4. Complexité de l'herméneutique théologique

L'herméneutique théologique articule une double complexité : à l'interne (articulation de ses disciplines) et à l'externe (articulation aux autres disciplines).

Ayant développé ces réflexions ailleurs, j'en rappelle très brièvement quelques-unes ici³⁶.

A l'interne

La théologie étant fondamentalement une seule discipline avec trois dimensions (historique, systématique et pratique)³⁷, elle peut être déclinée par un certain nombre de sous-disciplines. Un des « drames » de la théologie académique contemporaine me paraît être l'hyperspécialisation et l'autonomisation (académique et institutionnelle) de ces sous-disciplines.

³⁴ « Le 21 novembre 2012, les hautes écoles universitaires, les hautes écoles spécialisées et les hautes écoles pédagogiques de Suisse ont fondé ensemble l'association swissuniversities. Sa tâche principale est d'abord de préparer progressivement la fusion des trois Conférences des recteurs actuelles, la CRUS, la KFH et la COHEP en la conférence des recteurs des hautes écoles suisses unique. Cette nouvelle instance est prévue dans la nouvelle Loi fédérale sur l'encouragement des hautes écoles et la coordination dans le domaine suisse des hautes écoles (LEHE) qui entrera en vigueur en 2015. » <http://www.swissuniversities.ch/fr/>

³⁵ Ainsi, il n'existe pratiquement aucune « théologie de l'agriculture » alors que près d'un être humain sur deux dans le monde vit encore dans une famille paysanne (2-6% dans les pays techniquement développés ; 50-80% ailleurs).

³⁶ « Les disciplines de la théologie » in *Une théologie pour temps de crise, op.cit.*, pp. 151-157. « Le cercle des sciences et des disciplines », *op.cit.*, pp. 192-196.

³⁷ Je suis redevable à Pierre Gisel d'avoir toujours insisté à juste titre sur ces trois dimensions.

Les disciplines de la théologie

La théologie est fondamentalement une unique discipline composée de sous-disciplines devant être articulées entre elles.

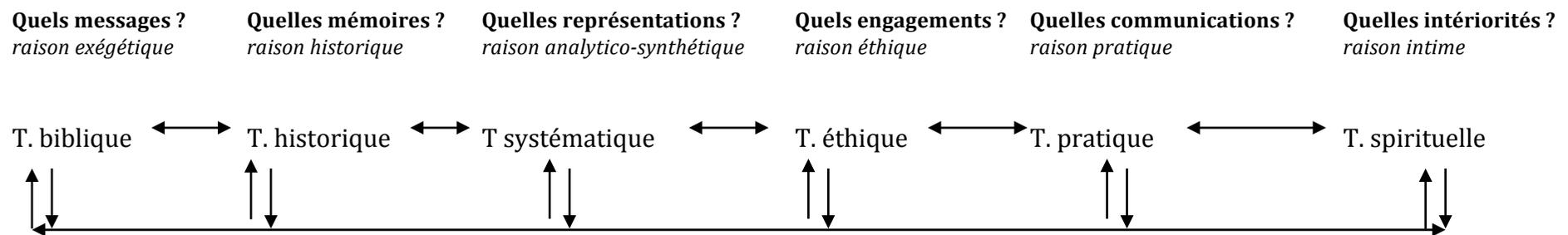
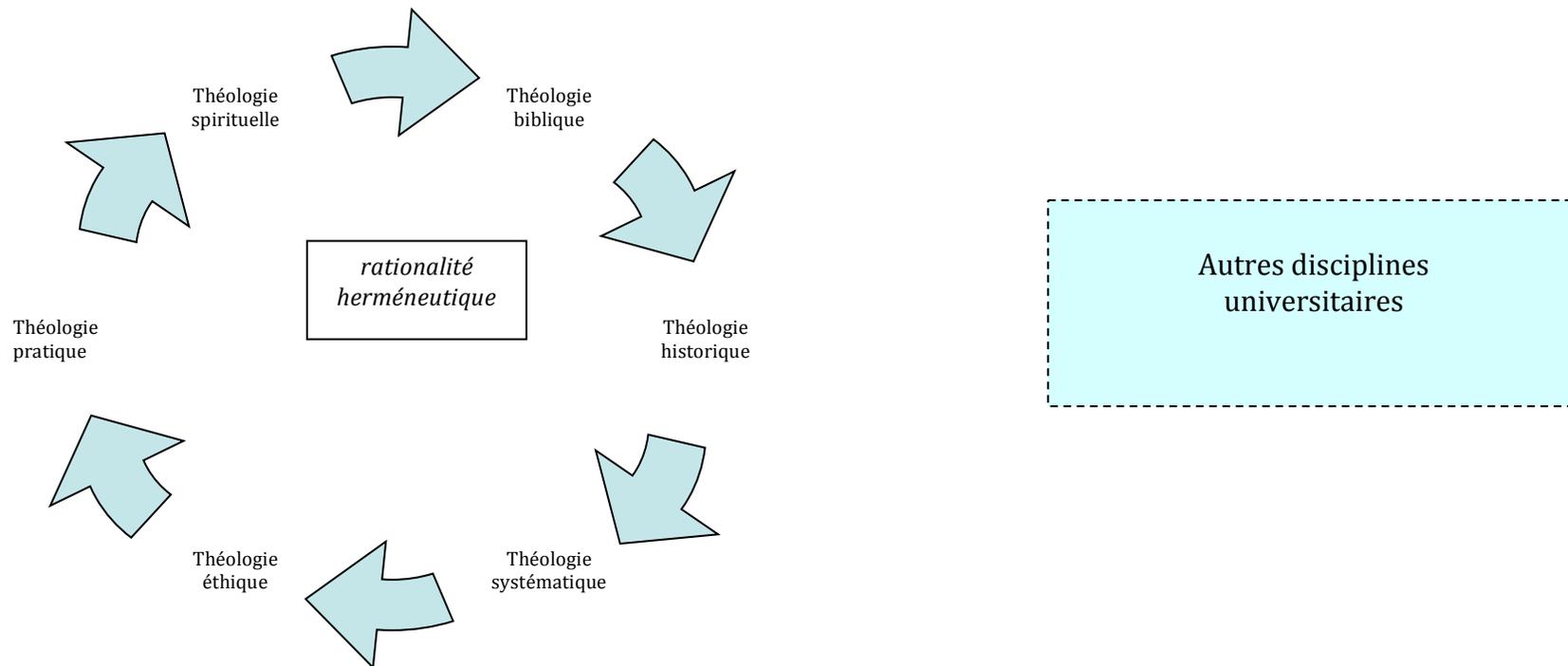
1. Les sous-disciplines de la théologie

Les sous-disciplines principales de la théologie sont :

- la théologie pratique
- la théologie biblique
- la théologie spirituelle
- la théologie historique
- la théologie systématique
- la théologie éthique

2. L'articulation des sous-disciplines

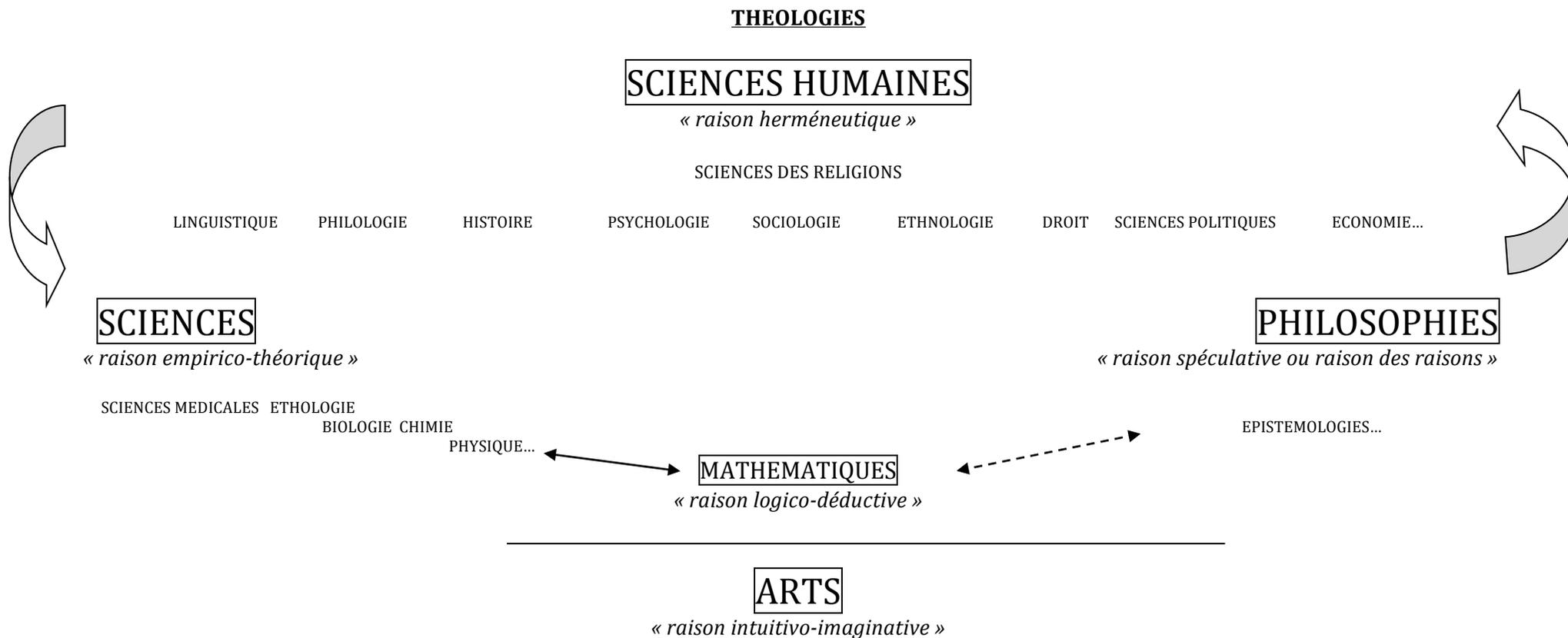
Seule une différenciation et une articulation des sous-disciplines assure à la théologie sa cohérence et sa fécondité.



Chaque sous-discipline est dans une relation de « boucle rétroactive » avec chacune des autres sous-disciplines.

(Shafique Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, p.154, 157)

A l'externe



La théologie (au pluriel) est –ou devrait être– en dialogue non seulement avec la science des religions (au pluriel), et les sciences humaines de manière plus large, ainsi qu’avec son partenaire séculaire la philosophie (au pluriel), mais avec l’ensemble des sciences, des mathématiques et des arts.

(Shafique Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, p.196)

3.5. Conflit et complémentarité des herméneutiques théologiques

Si l'herméneutique théologique est un problème, c'est bien parce qu'il y a le problème des herméneutiques théologiques qui ne se comprennent pas.

De vrais conflits herméneutiques existent entre les théologiens, entre les traditions théologiques et au sein des traditions théologiques.

Et dans ces conflits, la place à accorder à « la méthode historico-critique » joue un rôle important.

Pour l'Eglise catholique romaine, la place de cette méthode y est précisée dans un document important de la Commission biblique pontificale³⁸. Elle y est présentée comme « la méthode indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens », une méthode pouvant être « utilisée de façon objective ». Les limites de la méthode seraient doubles : soit lorsque la méthode est accompagnée d'*a priori* liés à des options herméneutiques ; soit lorsqu'elle prétendrait avoir le monopole sur d'autres méthodes tout aussi nécessaires.

Il est intéressant de constater tout le chemin parcouru par l'Eglise catholique quant à l'intégration d'une méthode, souvent rejetée officiellement dans le passé, mais déjà intégrée par de nombreux théologiens catholiques « d'avant-garde ». Aujourd'hui, c'est le

³⁸ « Interprétation de la Bible dans l'Eglise » (document de la Commission biblique pontificale présentée par le cardinal Ratzinger au pape Jean Paul II au cours de l'audience du 23 avril 1993).

Cf. http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/pcb_doc_index_fr.htm (document 34).

Pour une traduction française en ligne, cf. <http://www.portstnicolas.org/l-accastillage/vatican/article/interpretation-de-la-bible-dans-l-eglise> Le document commence par affirmer: « La méthode historico-critique est la méthode indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens. Puisque l'Écriture Sainte, en tant que « Parole de Dieu en langage d'homme », a été composée par des auteurs humains en toutes ses parties et toutes ses sources, sa juste compréhension non seulement admet comme légitime, mais requiert l'utilisation de cette méthode ». L'évaluation de la méthode est ensuite nuancée : « Quelle valeur accorder à la méthode historico-critique, en particulier au stade actuel de son évolution ? C'est une méthode qui, utilisée de façon objective, n'implique de soi aucun *a priori*. Si son usage s'accompagne de tels *a priori*, cela n'est pas dû à la méthode elle-même, mais à des options herméneutiques qui orientent l'interprétation et peuvent être tendancieuses ». Puis le document continue en rappelant l'importance d'autres outils (analyses rhétorique, narrative, sémiotique ; approche canonique, par recours aux traditions juives d'interprétation, par l'histoire des effets du texte ; approches par les sciences humaines (sociologique, anthropologie culturelle, psychologiques et psychanalytiques), approches contextuelles (libérationniste, féministe). Le document se démarque alors de la lecture fondamentaliste. « La lecture fondamentaliste part du principe que la Bible, étant de Dieu inspirée et exempte d'erreur, doit être lue et interprétée littéralement en tous ses détails. Mais par interprétation "littérale" elle entend une interprétation primaire, c'est-à-dire excluant tout effort de compréhension de la Bible qui tienne compte de sa croissance historique et de son développement. Elle s'oppose donc à l'utilisation de la méthode historico-critique, comme de toute autre méthode scientifique d'interprétation de l'Écriture. La lecture fondamentaliste a eu son origine dans une préoccupation de fidélité au sens littéral de l'Écriture. Après le siècle des Lumières, elle s'est présentée, dans le protestantisme, comme une sauvegarde contre l'exégèse libérale. » Commence alors le chapitre consacré à l'herméneutique dans lequel le document reconnaît les apports et les limites de certaines herméneutiques. « Il faut reconnaître, en effet, que certaines théories herméneutiques sont inadéquates pour interpréter l'Écriture. Par exemple, l'interprétation existentielle de Bultmann conduit à enfermer le message chrétien dans le carcan d'une philosophie particulière. De plus, en vertu des présupposés qui commandent cette herméneutique, le message religieux de la Bible est vidé en grande partie de sa réalité objective (par suite d'une excessive « démythologisation ») et tend à se subordonner à un message anthropologique. » Le texte se poursuit par la présentation de la spécificité de l'interprétation catholique (interprétation dans la tradition biblique, dans la Tradition de l'Eglise) et finalement par un chapitre consacré à l'interprétation de la Bible dans l'Eglise. Dans la conclusion, il est rappelé « que la nature même des textes bibliques exige que, pour les interpréter, on continue à employer la méthode historico-critique, au moins dans ses opérations principales ». Finalement, les limites de la méthode sont rappelées. « La méthode historico-critique, en effet, ne peut prétendre au monopole. Elle doit prendre conscience de ses limites, ainsi que des dangers qui la guettent. Les développements récents des herméneutiques philosophiques et, d'autre part, les observations que nous avons pu faire sur l'interprétation dans la Tradition Biblique et dans la Tradition de l'Eglise ont mis en lumière plusieurs aspects du problème de l'interprétation que la méthode historico-critique avait tendance à ignorer ».

cœur du Vatican qui fait l'éloge d'une méthode que Jean Zumstein a pu définir comme « l'expression classique de la façon dont le protestantisme a lu la Bible en situation de modernité »³⁹!

Les catholiques seraient-ils devenus protestants non seulement en revalorisant la Bible, mais aussi en se fondant sur la méthodologie par excellence du protestantisme ? Il y a certes eu rapprochement, mais les différences d'intégration de « la Tradition et des traditions » demeure source de divergences profondes.

Mais peut-on vraiment dire que la méthode historico-critique soit l'expression classique de la façon dont le protestantisme a lu la Bible en situation de modernité ? Certainement pas ! Le protestantisme étant pluriel, le rapport à « la » méthode historico-critique l'est aussi⁴⁰.

Les divergences de compréhension touchent de nombreux domaines :

- la détermination de ce qu'est une « science » ou une « méthodologie scientifique » ;
- la place des convictions *a priori* dans une démarche cognitive ;
- la détermination de ce qu'est un « auditoire universel »⁴¹ ;
- l'exclusion ou non de tout autre sens du texte que le premier, etc.

Et toutes ces divergences induisent des conflits herméneutiques fort complexes !

D'une certaine manière, elles peuvent se cristalliser sur l'acceptation ou non de l'axiome de Semler (1725-1791). Selon cet axiome, le texte biblique « est comparable à tout autre texte de la littérature mondiale et doit donc être lu selon les méthodes en usage dans les sciences littéraires et historiques »⁴².

³⁹ « La méthode historico-critique est sans doute l'expression classique de la façon dont le protestantisme a lu la Bible en situation de modernité. Cette méthode prend son essor durant le siècle des Lumières. (...) De façon globale, on peut dire que l'objectif de la méthode historico-critique consiste à établir *le sens premier* d'un texte à l'exclusion de tout autre. Par sens premier d'un texte, il faut entendre le sens que ce texte revêtait dans son contexte de communication initial. Cet établissement du sens premier du texte est conduit selon une méthodologie qui se veut scientifique et régulée par une déontologie trouvant sa source dans l'humanisme des Lumières. La dimension polémique du projet est évidente : l'interprétation de l'Écriture est arrachée au pouvoir de l'Église ; elle est désormais l'apanage d'une lecture qui se veut autonome, rationnelle et critique. (...) Dans le champ du travail historico-critique, le consensus se constitue par *voie discursive*. La solidité de l'argumentation et sa clarté sont prépondérantes. Le lieu où s'établit ce consensus est l'auditoire universel, c'est-à-dire la communauté des esprits qui souscrit à cette règle dans l'élaboration du savoir. Les arguments d'autorité et les convictions *a priori* ne sauraient être pris en considération » Jean Zumstein, « Bible » in *Encyclopédie du protestantisme*, Quadrige/PUF, 2006, p. 122-123.

⁴⁰ Comme tous les autres sujets abordés dans ce texte, celui-ci est fort complexe. Impossible d'en dessiner un panorama. Il y a les exégètes/historiens qui ne disent que *oui* à cette méthode. Il y a les théologiens qui lui disent *oui et (un peu) non* (ainsi Daniel Marguerat, George Lindbeck, Pierre Gisel, parmi bien d'autres théologiens protestants). Il y a les théologiens qui disent *non et oui* à cette méthode (en contestant les présupposés théologiques de nombreux exégètes, en intégrant positivement toutes les méthodes disponibles et en critiquant le manque de culture littéraire des littéralistes, cf. les nombreux contributeurs de Kevin J. Vanhoozer (ed.), *Dictionary for Theological Interpretation of the Bible*, Grand Rapids, Baker, 2005). Et finalement il y a ceux qui ne disent que *non* à cette méthode.

⁴¹ Les textes de la Commission biblique pontificale et de Jean Zumstein me semblent manquer de profondeur quant à leur réflexion (ou manque de réflexion) sur l'épistémologie des sciences (cf. les travaux d'Imre Lakatos, de Paul Feyerabend, de Michael Polanyi...), la place du « sujet » dans tout savoir « objectif », la prétendue neutralité des méthodes, la revendication d'un « auditoire universel », etc. A mes yeux, il n'y a pas d'exégèse sans exégète, de méthode sans présupposés théologiques et philosophiques, de savoir sans lieu de production du savoir. Sur ce sujet, lire l'ouvrage fort instructif de Thomas Römer, *La Bible, quelles histoires !*, Montrouge/Genève, Bayard/Labor et Fides. L'auteur y affirme clairement sa prétention à développer une « approche de type universitaire, avec son exigence de neutralité sur le plan confessionnel » (p. 13) (ainsi, le fondement d'une faculté de théologie protestante serait une approche prétendument neutre confessionnellement !) et de faire une lecture de la Bible « sans préjugés » (p.51) (alors que le livre révèle excellemment les conflits idéologiques qui traversent cette lecture appelée « la science » (p.9).

⁴² Jean Zumstein, « Bible » in *Encyclopédie du protestantisme*, *op.cit.*, p. 123.

Accepter cet axiome sans restrictions, c'est nier la spécificité de la Bible qui donne à croire que Dieu parle et qu'il intervient dans l'histoire.

Refuser totalement cet axiome, c'est refuser de reconnaître que la Bible est aussi pleinement humaine et qu'elle est aussi comparable à tout autre texte de la littérature mondiale.

Alors que les exégètes protestants des Facultés de théologie universitaires ont tendance à accepter cet axiome (sans restrictions, ou avec très peu), les exégètes évangéliques des Facultés de théologie universitaires ou des Instituts de formation biblique ont tendance à le refuser (avec détermination, ou en tout cas, comme seule approche possible).

Personnellement, j'ai toujours plaidé pour une pluralité de méthodologies aussi bien au sein des Facultés de théologie universitaire⁴³ que parmi les divers lieux de formation théologique. Une complémentarité des herméneutiques me semble possible.

Cela dit, je considère qu'une acceptation sans restrictions aucune de l'axiome de Semler (« Dieu n'intervient pas ») est clairement antithétique avec la foi chrétienne puisqu'elle nie *par principe* que Dieu puisse intervenir dans l'histoire et qu'il a pu ressusciter Jésus d'entre les morts⁴⁴. Et je considère qu'une acceptation critique de l'axiome (reconnaissance de l'humanité des textes et critique des présupposés agnostiques ou athées du chercheur) est fort utile pour mettre en valeur la pleine humanité de la Bible, de Jésus-lui-même et de tous ses témoins.

Je reformulerai dès lors l'axiome de Semler de la manière suivante :

Par son humanité, la Bible est comparable à tous les textes de la littérature mondiale. Elle peut et doit être lue selon toutes les méthodes en usage dans les disciplines littéraires, historiques et autres. Par sa spécificité, la Bible n'est pas que comparable à tous les textes de la littérature mondiale. Elle peut et doit être lue par des méthodes qui incluent l'action possible de Dieu dans le passé et le présent.

Au-delà de ces conflits méthodologiques, le problème est plus profond : les enjeux ne concernent pas seulement ou avant tout « le savoir », mais bien d'abord « le pouvoir »⁴⁵.

Qui a le *pouvoir* d'interpréter la Bible ? L'Université ou l'Eglise ? Vouloir « arracher » l'interprétation de l'Écriture au « pouvoir de l'Eglise » (Jean Zumstein) est clairement un nouvel acte de pouvoir.

Alors que, dans l'Eglise catholique, le pouvoir de l'interprétation revient traditionnellement et finalement au « magistère » (ensemble des évêques avec le pape), dans les Eglises réformées, ce pouvoir est confié aux professeurs de théologie. « Evêques occultes » pourrait-on les nommer⁴⁶, ce sont eux qui ont la charge de former les futurs ministres qui, à leur tour, enseigneront la « bonne interprétation » des Ecritures aux fidèles.

⁴³ Cf. l'annexe « Théologie ecclésiale et théologie universitaire ».

⁴⁴ Pour une analyse fine de cette problématique, lire d'Olivier Keshavjee, *Michael Polanyi. L'implication personnelle du sujet dans la connaissance*, UNIL/UNIGE, 2012 (mémoire de master en théologie ayant obtenu un prix de faculté de l'UNIL), pp.66-80.

<http://www.theologeek.ch/wp-content/uploads/2012/11/OKeshavjee-Polanyi-v1.2.pdf>

Voir aussi l'article sur son blog « L'axiome de Semler » <http://www.theologeek.ch/2013/10/03/axiome-de-semler/>

⁴⁵ Le texte de J. Zumstein est très clair : « La dimension polémique du projet est évidente : l'interprétation de l'Écriture est arrachée au pouvoir de l'Eglise (...) » (*op.cit.* p.122).

⁴⁶ A juste titre, le manque de transparence et de « démocratie » dans l'élection actuelle des évêques peut être critiquée par des protestants. Mais il faudrait que ceux-ci « balaient devant leurs portes » et se demandent *comment* et *par qui* leurs propres « évêques » (censés assurer la « saine » interprétation des Ecritures) sont nommés et pour quelles *finalités* ils travaillent.

3.6. Herméneutiques et paradigmes

Pour comprendre l'incompréhension, il est important de mettre en lumière les paradigmes des uns et des autres (Edgar Morin)⁴⁷. Toute ma réflexion de ces dernières années tourne autour de la thématique des paradigmes et de ce que j'ai appelé les « holoparadigmes »⁴⁸.

Un paradigme peut être défini comme la « théorie d'ensemble » ou le modèle d'explication, de compréhension et d'orientation qui structure toute vision du monde.

Alors qu'une vision du monde est un ensemble de concepts, de métaphores, de récits et de pratiques qui composent et orientent notre regard, un paradigme est la structure fondamentale et exemplaire qui organise cet ensemble⁴⁹.

Il m'apparaît qu'il y a deux sortes de paradigmes : les holoparadigmes (ou macroparadigmes) portant sur la *totalité* du monde et les meroparadigmes (ou microparadigmes) portant sur une *partie* du monde⁵⁰.

Trois holoparadigmes principaux me semblent être en compétition pour dominer nos intelligences : un holoparadigme matérialiste, un holoparadigme monothéiste et un holoparadigme monoholiste (unité-totalité articulant le spirituel et le matériel). Chacune de ces grandes visions du monde se décline en d'innombrables variantes et chacune intègre des éléments des autres.

A ces trois grands holoparadigmes peut être adjoint un quatrième : un holoparadigme séculariste et agnostique. Ce modèle qui propose une suspension des points de vue ultimes pour permettre à chacun de se déterminer se transforme souvent en un modèle d'imposition du seul point de vue considéré comme légitime, à savoir le point de vue séculariste et agnostique⁵¹.

Les conflits herméneutiques résultent notamment des holoparadigmes différents dans lesquels la Bible est interprétée. L'exégèse à prétention scientifique décrète que *seul* un holoparadigme matérialiste (athéisme méthodologique voire ontologique) ou agnostique est acceptable. L'exégèse convictionnelle chrétienne reconnaît que *seul* un holoparadigme monothéiste rend adéquatement et ultimement compte de son « objet » d'étude.

D'où les inévitables conflits.

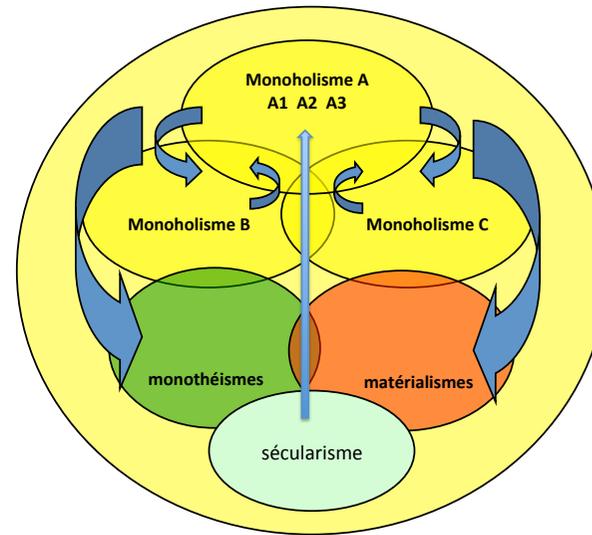
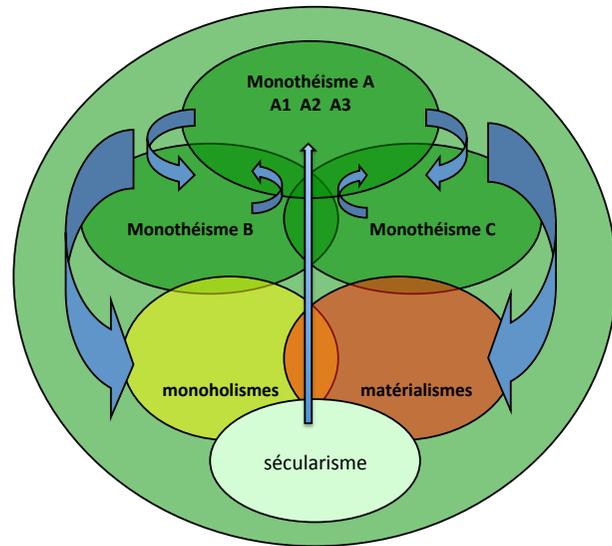
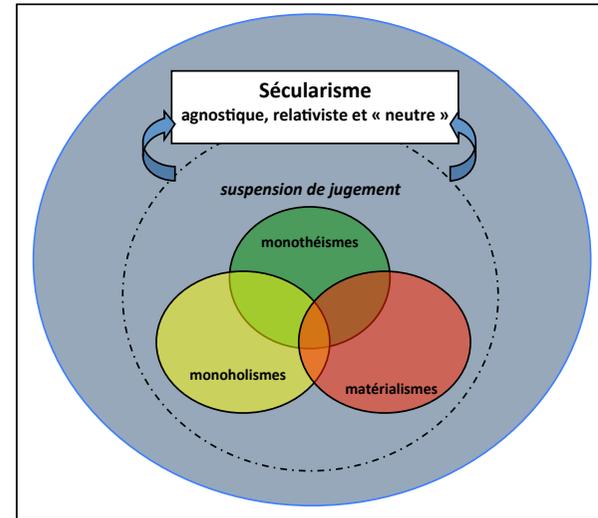
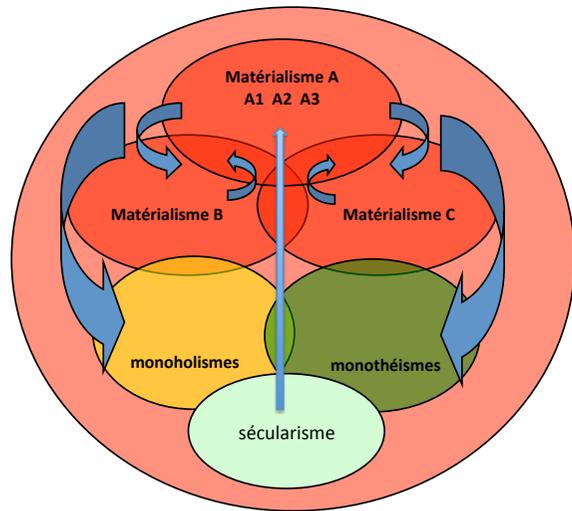
⁴⁷ « Pour accéder à la compréhension, il faut reconnaître les paradigmes, c'est-à-dire les structures de pensée qui nous gouvernent et qui gouvernent les autres. (...) Mais que comprend-on dès lors que nous sommes conscients de nos paradigmes et de ceux de l'autre ? On comprend l'incompréhension ! L'acquis est capital. Nous parvenons à l'intelligibilité de l'inintelligibilité dans les relations humaines ». (Edgar Morin, « L'enjeu humain de la communication » in *La communication. Etat des savoirs*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, 2005, p. 24).

⁴⁸ Shafique Keshavjee, « Intelligence de la création dans les religions », in *Origine, Ordre et Intelligence, la Science et la Foi*, Pierre Berthoud et Paul Wells (éds), Editions Excelsis/Editions Kerygma, Cléon d'Andran/Aix-en-Provence, 2010 ; « L'orthodoxie radicale et la théologie des religions » in H.-CH. Askani, D. Andronicos et al. (éd.), *Où est la vérité? La théologie aux défis de la Radical Orthodoxy et de la déconstruction*, Genève, Labor et Fides, 2012, pp. 75-102. Mon prochain livre, *La reine, le moine et le glouton. La grande fissure des fondations* (Paris, Seuil, mai 2014) traitera de cette thématique sur un mode romanesque.

⁴⁹ Le concept de « paradigme » a été revalorisé par Thomas Kuhn dans le domaine de l'histoire des sciences pour rendre compte de « ce que les membres d'une communauté scientifique possèdent en commun ». Cf. Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (1970), Paris, Flammarion, 2008, p. 240. La première édition de cet ouvrage a paru en anglais en 1962 et la seconde en 1970. Dans la postface de cette dernière édition, Kuhn met en évidence deux sens principaux donnés au concept de paradigme : un sens global de *théorie d'ensemble* et un sens particulier de *modèle explicatif*. Même si le concept de paradigme chez Kuhn s'applique en priorité à l'idée d'un « modèle explicatif dominant au sein d'une discipline scientifique » (cf. art. « paradigme » in Jean-François DORTIER (dir.) *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences humaines, 2004, p. 627), il me semble utilisable en dehors du champ scientifique, à la condition que l'extension de son usage soit consciente.

⁵⁰ Concepts construits sur les racines grecques *holos*, totalité et *meros*, partie.

⁵¹ Les Universités, et de manière plus large les pouvoirs politiques des sociétés occidentales, sont tentées d'imposer ce modèle séculariste et agnostique à tous (espaces publics, médias, écoles d'Etat...).



3.7. L'herméneutique et l'herméneute

Si l'herméneutique n'est pas « une méthode objective », mais bien un processus interprétatif d'un sujet appartenant à une tradition de convictions, alors il ne peut y avoir de réflexion sur l'herméneutique sans réflexion sur l'herméneute.

Dans le bouddhisme, comme d'ailleurs dans toutes les traditions religieuses, il est impensable de séparer sagesse, éthique et pratique. Ainsi, le Noble sentier octuple (la 4^{ème} Noble Vérité) -le Sentier qui mène à la libération- articule les trois dimensions. Pas de compréhension juste, de pensée juste, de parole juste (sagesse), sans action juste, moyens d'existence justes, effort juste (éthique), attention juste et concentration juste (discipline)⁵². Et réciproquement.

Parler de l'éthique ou de la spiritualité de l'herméneute peut sembler hors propos. Seul compterait sa capacité à analyser, à comprendre et à donner à comprendre. Le sujet est éminemment délicat. Aborder de telles questions peut donner l'impression de se poser en « juge », alors que le premier à devoir être « jugé » c'est toujours soi-même. La qualité de la vie de prière, la manière de gérer l'argent, les orientations et les pratiques sexuelles, les engagements sociaux et politiques ont, parmi bien d'autres facteurs, des influences sur la manière même de pratiquer l'herméneutique.

Le modèle d'une herméneutique sage, pourrait-on dire, est inséparable de l'herméneute comme « modèle d'un sage » (Jacob Neusner)⁵³.

L'épître de Jacques invite chacun à devenir des « réalisateurs de la parole » (*poiètai logou*) et pas seulement des auditeurs. Seul le réalisateur d'œuvre (*poiètès ergou*) est déclaré heureux.

Il est aussi un autre sens dans lequel l'herméneute joue un rôle fondamental dans la pratique de l'herméneutique. C'est dans sa capacité unique à intégrer et à innover, à laisser résonner les paroles bibliques en soi et à devenir soi-même poète.

Ailleurs, j'ai suggéré qu'il y a au moins trois manières différentes et complémentaires par lesquelles nous sommes appelés à lire la Bible⁵⁴.

1. La lecture *obéissante* qui consiste à écouter attentivement les textes de la Bible et à les mettre en pratique.

2. La lecture *existentielle* qui consiste à s'identifier à l'extraordinaire diversité d'expériences des figures de la Bible.

⁵² Lire par ex. l'ouvrage de référence de Walpola Rahula, *L'enseignement du Bouddha d'après les textes les plus anciens*, Paris, Seuil, 1961, pp.68s.

⁵³ « Il (le judaïsme) est une religion qui repose sur l'idée de Torah, c'est-à-dire de Révélation. Et cette révélation s'est précisément exprimée ou s'exprime sous trois formes : un livre, la Bible hébraïque (pour une large part, l'Ancien Testament du christianisme) ; une tradition orale mémorisée, puis mise par écrit dans la Mishnah, à partir de 200 après J.-C. environ, ainsi que dans d'autres documents ultérieurs ; enfin, surtout, le modèle d'un sage qui incarne ici et maintenant, le paradigme de Moïse, et qu'on appelle rabbin » (« Le judaïsme », *Le grand atlas des religions*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1988, p.226).

⁵⁴ Shafique Keshavjee, *Dieu à l'usage de mes fils*, Paris, Seuil, 2000, pp.161s.

3. La lecture *musicale* qui consiste à reconnaître que les Ecritures sont comme des partitions que nous sommes appelées à interpréter de manière unique et qui nous appellent à développer notre propre créativité.

A l'image du Dieu trinitaire, ces trois lectures articulent *écoute* (du Père), *solidarité* (avec le Fils) et *liberté* (par l'Esprit).

La lecture *obéissante* nous apprend aussi à découvrir *qui* sont véritablement les personnages de la Bible.

La lecture *existentielle* nous apprend à découvrir que *je suis chacun* des personnages de la Bible.

La lecture *musicale* nous apprend à découvrir que *nous ne sommes aucun* des personnages de la Bible et que chacun est appelé par Dieu à devenir lui-même.

Dit autrement, il s'agit de toujours *parfaire sa technique musicale* (lecture obéissante), de *jouer les grands morceaux du passé* (lecture existentielle) et d'*improviser sa propre œuvre* (lecture musicale) dans un esprit de service.

Transition

Quelle herméneutique enseigner aux ministres et laïcs d'aujourd'hui ?

Les chrétiens confessent que le Seigneur, c'est Jésus. Il est le grand Virtuose de l'interprétation de la volonté de Dieu. Or cette volonté c'est l'abaissement des orgueilleux et l'élévation des humbles pour que tous participent à la symphonie de sa Vie.

Enseigner l'herméneutique des Ecritures, c'est apprendre à toujours mieux se mettre à l'école du Musicien par excellence afin d'aider des musiciens en formation à devenir eux-mêmes des musiciens qualifiés capables d'aider celles et ceux qu'ils rencontrent en chemin à devenir de bons musiciens à leur tour.

4. Quel projet de Haute Ecole de Théologie (HET) ?

En introduction, je dois rappeler qu'il est important de différencier mon point de vue sur le projet de l'école de celui du groupe qui y travaille. De dire aussi que le projet de la HET est évolutif et qu'il intègre une diversité de perspectives qu'il importe de gérer. Cette section sera donc plus sommaire.

4.1. Origine du projet

Le projet de HET est le fruit de l'initiative d'un homme, M. Jean-Claude Badoux, ancien président de l'EPFL et ancien président du Conseil synodal.

Voici la question qu'il se posait et qu'il a posée à un groupe de pasteurs et de professeurs de théologie (réformés, évangéliques et catholique) qu'il avait rassemblés en 2011:

“La formation académique des futurs ministres des Eglises protestantes est-elle adéquate pour les défis à venir?”

Le groupe de travail a cherché à développer un regard synoptique sur les différents lieux de formation théologique en Suisse romande (leurs identités, leurs évolutions...). Il s'est aussi intéressé à découvrir quels sont les lieux de formation créatifs en dehors de la Suisse.

L'expérience riche de la création de St Mellitus College à Londres a particulièrement retenu notre attention et a inspiré notre projet. En l'espace de dix ans, ce lieu de formation, complémentaire aux Facultés et écoles existantes est devenu un des plus grands centres de formation de l'Eglise anglicane⁵⁵.

4.2. Constat à la base du projet

Un triple constat est à la base du projet.

a. Evolution des Facultés de théologie et écoles bibliques

Les Facultés de théologie protestante de Suisse romande ont traversé de grandes turbulences qui ont été largement médiatisées.

L'affaiblissement et demain la disparition de la Faculté de Neuchâtel, le maintien à Genève de presque toutes les disciplines théologiques (et cela contre le projet initial des recteurs), la présence à Lausanne d'une partie des sciences bibliques et de la grande partie des sciences des religions (l'histoire des religions étant encore enseignée à Genève), tel est l'état actuel en quelques mots.

Plus fondamentalement, les tensions résultant de l'identité même des disciplines de la théologie (sont-elles d'abord « chrétiennes », « historiques et critiques », « philosophiques », identiques aux autres « sciences humaines » ? etc.) et les tensions résultant du désaccord quant au degré d'articulation des disciplines entre elles ont été nombreuses. Et elles ne sont pas terminées. Ces questions traversent en fait toutes les Facultés de théologie d'Etat du monde occidental. Un processus de « dés-Eglisation » et de déchristianisation (Gottfried Locher) est perceptible en de très nombreux endroits⁵⁶.

⁵⁵ Voir leur site : <http://www.stmellitus.org>

⁵⁶ « „Dés-Égliser“, touche aussi un autre domaine : la théologie universitaire. Nos facultés protestantes sont depuis longtemps „dés-Églisées“. L'influence des autorités ecclésiales sur la nomination des professeurs et sur le cursus universitaire a disparu. La direction des Eglises ne porte plus qu'une responsabilité réduite dans la formation théologique des jeunes gens et jeunes femmes qui pourtant deviendront des pasteurs et des pasteurs. Sur le radar de nombreux académiciens, l'Eglise n'apparaît plus que comme un clignotement négligeable. Or, nous sommes déjà à l'étape suivante: la théologie universitaire n'est pas seulement «dés-Eglisée», elle est en train de se déchristianiser.

Parallèlement, les Ecoles bibliques évangéliques (Institut biblique et missionnaire Emmaüs (fondé en 1925), Institut biblique de Genève (fondé en 1928), Institut biblique d'Orvin (fondé en 1988)) sont en mutation.

Ainsi, l'Institut biblique et missionnaire Emmaüs, après avoir introduit un bachelor, se pose la question de l'opportunité d'introduire un master. Cet Institut est aussi celui qui intègre la plus grande diversité des Eglises évangéliques. Depuis les origines, des réformés y ont enseigné et étudié.

Pour information, voici quelques chiffres.

	<u>Etudiants</u>	<u>(Doctorants)</u>	<u>Enseignants</u>
• Fribourg	400	(150)	30
• Genève	188	(33)	8
(BTH+MTH en présence: ?; BTH e-learning: ?; Bossey: 43)			
• Lausanne	42 (théologie) 33 (sciences des religions)	(30 deux sections)	16 (deux sections)
• Neuchâtel	1	(?)	2
(Etudiants en master GE/LSNE/NE: 35 dont 30 avec théologie pratique)			
• Bossey	43	(5)	6
• Chambésy	16	(4)	3
• Emmaüs	75		4 (-25)
• IBETO	10		3 (-21)
• IBG	60		2 (-60)
• Ecône	65		6
Total (théologie)	<u>857 ?</u>	<u>(222?)</u>	<u>80 (+ 100)</u>

(Selon les chiffres fournis par les secrétariats de GE/LSNE et NE au 3 juin 2013 et d'autres chiffres trouvés sur Internet)

Les chiffres pour les Facultés réformées peuvent paraître relativement élevés. Si l'on enlève tous les étudiants de Bossey inscrits à Genève, tous les étudiants à distance vivant ailleurs qu'en Suisse et n'allant pas jusqu'au master et tous les étudiants qui n'ont pas choisi la théologie pratique, le nombre potentiel d'étudiants se destinant au ministère pastoral se réduit fortement. Pour toute la Suisse romande, il en reste une trentaine, ce qui est réjouissant, mais ce nombre est largement insuffisant face à la pénurie pastorale qui est annoncée⁵⁷.

La théologie devient «Religious Studies». La théologie systématique devient philosophie de la religion, sociologie de la religion, psychologie de la religion. Le lien confessionnel est supprimé au nom de l'esprit scientifique». (Gottfried Locher, président du conseil de la FEPS devant le Synode de l'EERV, le 6 novembre 2010).

⁵⁷ Voici ce que Didier Halter, directeur de l'Office protestant a annoncé il y a 4 ans déjà : « En Suisse romande, environ douze pasteurs sont formés chaque année. Est-ce suffisant? Non. Car bientôt, toute une tranche d'âge, celle du baby-boom, va partir à la retraite. En même temps, le nombre d'étudiants en théologie diminue. On estime qu'il manquera bientôt du monde pour une quarantaine de postes en Suisse romande (*Le Nouvelliste*, 6/11/2010).

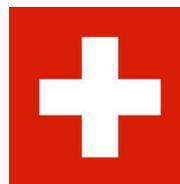
b. Evolution des Eglises chrétiennes

Alors que le pourcentage du nombre des réformés en Suisse ne cesse de diminuer, le nombre des évangéliques et des protestants issus des Eglises de la migration ne cesse de croître.

Il a été estimé qu'il y a pratiquement deux fois plus d'évangéliques que de réformés qui se rassemblent pour un culte d'un dimanche ordinaire. Et pour une ville comme Genève, il y a plus de chrétiens issus de la migration que de chrétiens de l'Eglise protestante et des Eglises évangéliques qui se retrouvent pour le culte dominical⁵⁸.

Nombre de fidèles présents lors d'un week-end ordinaire en Suisse

Pourcentage de fidèles présents	Total 690'000
● Catholiques romaines 37,9 %	265'000
● Évangéliques 29,1 %	200'000
● Protestantes réformées 14,0 %	100'000
● Musulmanes 10,5 %	72'500
● Autres com. chrétiennes 4,4 %	
● Orthodoxes 1,1 % Catholiques chrétiennes 0,2 %	
● Hindouistes 0,9 % Juives % 0,6 % Bouddhistes 0,3 %	
● Autres communautés 0,9	



Christophe Monot, ARCHIVES DE SCIENCES SOCIALES DES RELIGIONS 158 (avril-juin 2012)

⁵⁸ Quant à Lausanne, il y plus de 50 Eglises issues de la migration. Dans la ville de Londres, 44% des participants à la vie de l'Eglise (« churchgoers »), selon une recherche de 2006, sont dorénavant des Noirs (cité par Dietrich Werner, *Theological Education in World Christianity. Ecumencial Perspectives and Future Priorities*, Taiwan, Programme for Theology and Christian Cultures in Asia, 2011, p. 204). Depuis longtemps, Lukas Vischer et Walter Hollenwegger ont rendu attentif à l'importance de bien accueillir les Eglises issues de la migration. Une part du renouvellement des Eglises d'Occident est aussi liée à leur sort. Or la formation de leurs responsables ne peut se faire selon les méthodes traditionnelles (grande abstraction intellectuelle, prédominance de l'écrit, impossibilité de se libérer plusieurs années sans salaire pour se former...). De nouvelles approches doivent être inventées. Pour une présentation extrêmement précieuse de l'état de la formation théologique à travers le monde et des nouvelles perspectives, cf. de Dietrich Werner, David Esterline, Namsoon Kang, Joshva Raja, *Handbook of Theological Education in World Christianity*, Oxford, Regnum Books International, 2010.

Dans le canton de Vaud, l'Eglise évangélique réformée et l'Eglise catholique romaine sont reconnues comme « institutions de droit public ». Si l'Etat leur assure les moyens nécessaires à l'accomplissement de leur mission, c'est bien parce que c'est une « mission au service de tous dans le Canton »⁵⁹.

Je crois, dès lors, que les Eglises réformée et catholique ont aussi comme mission de s'assurer que les Eglises évangéliques et les Eglises issues de la migration (notamment) se développent au mieux, de manière paisible et œcuménique, et que la formation théologique de leurs ministres et responsables soit la plus adéquate et de la meilleure qualité possible. Cela est rendu possible par la diminution du fossé entre « évangéliques » et « œcuméniques » dans plusieurs domaines⁶⁰.

c. Evolution du paysage des Hautes Ecoles

Comme déjà mentionné, les Hautes écoles en Suisse passent par une profonde organisation. L'essor notamment des Hautes écoles spécialisées (HES) en est un des signes. Le fait que celles-ci pourront aussi délivrer des doctorats atteste de leur évolution qualitative.

Pourquoi un tel essor ? Parce que l'apport des Universités, même s'il est fondamental, n'est pas suffisant pour le bien d'un pays. A côté des formations commerciales, médicales, techniques à l'Université, il est indispensable d'offrir des formations similaires, avec leurs spécificités propres, dans des HES.

Les Eglises ont souvent été au fondement de la création des Universités par leurs Facultés de théologie. Il est donc vital qu'elles restent en lien avec elles. Ne doivent-elles pas aussi être présentes dans le monde des HES par une Haute Ecole de théologie ? Telle est la question que nous nous sommes posée. Les Universités offrent une excellente formation théorique *avant* une pratique. Les HES offrent une excellente formation *en intégrant* la pratique. Pourquoi une telle dualité de formation ne pourrait-elle être offerte aux futurs ministres ?

4.3. Contenu du projet

Le contenu du projet se trouve dans le document en annexe. Le projet ne cessant d'évoluer au gré des nouveaux partenaires (ou du refus de participer de certains partenaires potentiels), la version actuelle est donc provisoire.

(Lecture et commentaire du document « Haute école de théologie en Suisse romande ».)

⁵⁹ Constitution du Canton de Vaud, art.170.

⁶⁰ Sur cette thématique, lire aussi de Dietrich Werner, *Theological Education in World Christianity. Ecumenical Perspectives and Future Priorities* (*op.cit.*). Voici ce que rapporte ce spécialiste mondial de la formation théologique : « There is a movement towards a broadened convergence and some substantial common ground between the different actors in theological education from so-called evangelical and ecumenical background on essential elements in the understanding of holistic theological education. We are committed to deepen dialogue between Evangelical, Pentecostal, Protestant and other Historical Churches in order to overcome stereotypes of mutual perceptions and to contribute to a mutually enriching and mutually learning process in theological education. This can lead to enabling more collaborative efforts both on international and in regional levels in strengthening theological education » (Agenda 21 for Common Collaboration in Theological Education – Findings of the Birmingham Process 2011) (*op.cit.* p.243). Dietrich Werner était présent à la rencontre de Crêt-Bérard du 21 novembre 2012 (cf. infra). Selon lui, ce projet de la HET en Suisse romande est non seulement important, mais il est en phase avec ce qui est le plus innovateur dans d'autres parties du monde.

4.4. Réactions au projet

Le 21 novembre 2012, une rencontre organisée par le Conseil du projet eut lieu à Crêt-Bérard. Pour la première fois des responsables de pratiquement tous les lieux de formation théologique de Suisse romande et de nombreux responsables d'Eglises étaient présents. D'une part pour entendre Graham Tomlin, doyen de St Mellitus College, présenter leur expérience, et d'autre part pour discuter du projet.

Voici de manière synthétique, quelques réactions au projet⁶¹.

Des réactions au projet

Positives

Présidents d' Eglises évangéliques
Président d' Eglises ethniques
Responsables de formation évangéliques
Responsables de formation catholiques
Responsables de formation oecuménique
Ministres réformés
Anciens directeur et président de l'OPF
Quelques politiciens

Négatives

Conseil synodal vaudois
Bureau de la CER
Professeurs de théologie de Lausanne
et de Genève



Des réactions au projet

Craintes

- * Concurrence aux Facultés de théologie
- * Impossibilité de collaborer avec des évangéliques
- * Niveau HES est inacceptable pour des pasteurs
- * Peur de perdre de l' argent de l' Etat

Réponses

- * Complémentarité et non concurrence
- * Valeur et défi d' une large collaboration intra-protestante
- * Niveau HES est aussi acceptable pour des pasteurs (en tout cas, comme formation préalable)
- * L' argent de l' Etat doit servir le bien commun et pas seulement les réformés

⁶¹ Ces tableaux sont extraits d'un PowerPoint présentant le projet de HET à une douzaine de membres du Grand Conseil vaudois le 4 juin 2013 à Lausanne. Il est à disposition auprès de moi pour toute personne intéressée.

Une des grandes questions qui se posent est bien la suivante : si une HET voit le jour (et elle le verra certainement pour les Eglises évangéliques), ne sera-t-elle pas une concurrence pour les Facultés de théologie protestante ?

En Angleterre, la création de St Mellitus College, dans un premier temps, a semblé menacer les autres lieux de formation. Mais leur spécificité (lien entre théorie et pratique, spiritualité et vie académique) a attiré de nouveaux publics. Et leur dynamisme a obligé les autres Facultés à revoir leur offre et cela les a dynamisées à leur tour.

La présence de *trois* Facultés de théologie en Suisse romande n'a pas semblé, jusqu'à peu, être un obstacle. La limitation progressive à *une seule Faculté* (sur deux lieux) pourrait tout-à-fait se concevoir en collaboration avec *une seule HET*.

Plusieurs professeurs de théologie catholique ont déjà dit leur intérêt à collaborer avec ce projet de HET. Car il s'agit bien aussi d'*intérêt réciproque*. Susciter de nouveaux publics, accueillir des étudiants de l'ensemble de la gamme du protestantisme, permettre le passage des étudiants d'une Ecole à l'autre (inscrits pour tel cours ou tel semestre en tel lieu), favoriser la circulation des enseignants... ne pourrait être qu'un gain pour tous.

Mais si cela sera le cas, seul l'avenir nous le dira...

Conclusion

« Quelle herméneutique enseigner aux ministres d'aujourd'hui ? »

L'herméneutique à enseigner aux (futurs) ministres et laïcs d'aujourd'hui est celle de la *pluralité* des herméneutiques.

Il est important que les différentes « traditions de lectures » des uns et des autres, d'Occident et d'ailleurs⁶² (catholiques, orthodoxes, protestantes, philosophiques, historico-critiques, scientifiques, juives, bouddhistes...⁶³) soient comprises par les uns et les autres.

L'herméneutique à enseigner aux (futurs) ministres et laïcs d'aujourd'hui est aussi celle de la nécessaire *hiérarchie* des herméneutiques.

Comme (futurs) ministres d'une Eglise, il est important que la « tradition de lectures » (ou le « faisceau de traditions de lectures ») de cette Eglise soit bien comprise et intégrée. Encore faut-il que cette tradition (ou faisceau de traditions) soit bien explicitée⁶⁴.

L'herméneutique à enseigner aux (futurs) ministres et laïcs d'aujourd'hui est aussi celle d'une nouvelle *symphonie* possible des herméneutiques à l'écoute toujours plus fine et ensemble⁶⁵ de l'Herméneute par excellence : *Kyrios Iesus*.

⁶² La problématique herméneutique est bien plus complexe que ce que j'ai pu présenter dans ce texte, notamment parce que le débat herméneutique est aujourd'hui largement dominé en Occident... par des philosophes occidentaux ! L'ouverture aux théologiens chrétiens d'autres aires culturelles (Asie, Afrique, Amérique latine...) sera vitale pour le renouvellement de la théologie et de l'Eglise pour les décennies à venir.

⁶³ Pour une étude herméneutique comparative des différentes « Ecritures » des traditions religieuses du monde, cf. de W. Cantwell Smith, *What is Scripture ? A Comparative Approach*, London, SCM Press, 1993.

⁶⁴ Pour les Eglises qui ont une confession de foi claire, cela est plus facile. Pour les Eglises réformées, réticentes à introduire des confessions de foi, cela est bien plus ardu. D'où de nombreux conflits internes résultant de la volonté d'imposer sa « tradition de lectures » (jugée seule fidèle à « l'identité réformée ») au détriment d'autres.

⁶⁵ Pour de premiers pas dans cette direction, cf. l'ouvrage de Peter Bouteneff & Dagmar Heller (ed.), *Interpreting Together, Essays in Hermeneutics*, Geneva, WCC Publications, 2001.

Et c'est dans notre compréhension de *Kyrios Iesous* que les enseignants peuvent converger ou... fondamentalement diverger.

Les Facultés de théologie protestante au sein d'Universités d'Etat refusent d'avoir une confession de foi (en tout cas en Suisse romande). Rien ne doit venir limiter la « liberté de recherche » du professeur. L'éloge de la liberté est tout à leur honneur et cette liberté doit être protégée. Mais au nom de cette « liberté », les enseignants peuvent être tentés de se soumettre à des visions du monde qui rétrécissent la liberté : celle de Dieu et donc celle des humains⁶⁶. Ainsi, l'adoption d'une méthode historico-critique sans critique des présupposés philosophiques de la méthode induit une vision du monde dans laquelle Dieu ne peut intervenir dans l'histoire⁶⁷. La résurrection du Christ vient alors à être niée ou anesthésiée⁶⁸. Seul le Jésus ressuscité par le Seigneur (Père) peut être déclaré Seigneur (Fils). Et si la résurrection est niée, le « Seigneur » ne sera pas Jésus, mais la Raison se croyant et se déclarant autonome, et de fait soumise à une vision du monde matérialiste, agnostique ou autre.

Le projet de Haute Ecole de théologie protestante, à l'image de toutes les Facultés de théologie catholique, orthodoxe, évangélique ou œcuménique, affirme la centralité du Symbole de Nicée-Constantinople⁶⁹. Tous les enseignants devront pouvoir le confesser. Comme ce lieu cherche à rassembler des réformés et des évangéliques -et que ceux-ci craignent à juste titre que la résurrection du Christ puisse être niée et que l'autorité de la Bible soit affaiblie-, le document mentionne aussi la référence à la Confession de foi du Réseau évangélique suisse et les Déclarations du Mouvement de Lausanne⁷⁰. La Seigneurie de Jésus ressuscité et l'autorité des Ecritures y sont affirmées avec force. A la différence des Facultés de théologie, la HET a donc une confession de foi très claire. Mais à la différence des Facultés de théologie, la HET n'a pas (encore) l'ouverture à l'ensemble des savoirs contemporains.

Le danger qui guette les Facultés de théologie protestante, par une ouverture très grande au monde et par désir d'être audible, c'est la perte d'une confession claire de la Seigneurie de Jésus.

Le danger qui guette la Haute Ecole, c'est que sa confession très claire de la Seigneurie de Jésus ne l'ouvre pas suffisamment aux apports du monde et la rende inaudible.

⁶⁶ Le Dieu de la Bible m'apparaît comme celui qui appelle les humains à participer à sa liberté. Sur cette thématique, cf. ma contribution à paraître : « La sécurité : une approche théologique » (www.skblog.ch).

⁶⁷ Ou, s'il intervient, c'est un Dieu docète et docile, agissant dans la construction et la reconstruction de sens par les humains.

⁶⁸ Au sein des Facultés de théologie protestante, plusieurs professeurs confessent clairement le Christ ressuscité dans la ligne de Barth. D'autres ont une position plus floue dans la ligne de Bultmann. Mais presque tous semblent tenir Ricoeur pour LA référence en matière herméneutique. Or Ricoeur, comme Bultmann, comprend la résurrection comme une « résurrection dans la communauté » (*La critique et la conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris, Hachette Littératures, 1995, p.230). Selon Ricoeur « le renoncement à l'idée de survie » (p. 239), aussi rigoureux est-il, est nécessaire. « Pour employer un langage qui reste très mythique, je dirais ceci : Que Dieu, à ma mort, fasse de moi ce qu'il voudra. Je ne réclame rien, je ne réclame aucun « après ». Je reporte sur les autres, mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister dans le temps des vivants » (p. 239). Dans son ultime livre, il affirme encore : « La mort sans survie prend sens dans le *don-service* qui engendre une communauté » (*Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil, 2007, p. 91). Toute l'herméneutique de Ricoeur, aussi brillante soit-elle, s'achève dans une espérance dont le contenu chrétien est extrêmement pauvre. Et à mes yeux, l'Eglise chrétienne ne peut se limiter à annoncer l'espérance ricoeurienne. Non seulement celle-ci est « pauvre », mais elle est à mes yeux « infidèle » à ce que la tradition chrétienne n'a cessé de communiquer (une Vie transfigurée au coeur et après cette vie défigurée).

⁶⁹ Un des documents les plus importants produits par les Eglises chrétiennes au XXème siècle me semble être celui de Foi et Constitution, *Confesser la foi commune. Explication œcuménique de la foi apostolique telle qu'elle est confessée dans le Symbole de Nicée-Constantinople (381)*, Paris, Cerf, 1993. Ce commentaire du Symbole, accompagné d'explications pour notre temps à été rédigé ensemble par des protestants, des catholiques et des orthodoxes (la rédaction finale de dix ans de travail en commissions ayant été confiée à Wolfhart Pannenberg, Jean-Marie R. Tillard et Mary Tanner).

⁷⁰ Alors que bien des réformés n'arriveraient pas être en accord avec la tonalité générale de la Déclaration de Lausanne (1974), je pense que beaucoup d'entre eux pourraient reconnaître une réelle validité à celle de Cape Town (2010).

Conflit ou complémentarité? Mon espérance, c'est que les Eglises protestantes reconnaissent qu'une fructueuse complémentarité, dans et au-delà du conflit, peut se vivre.

Dans l'Evangile de Marc, Jésus pose une question sévère aux Sadducéens qui doutaient de la résurrection:

« *N'est-ce pas à cause de cela que vous que vous vous égarez : ne connaissant ni les Ecritures ni la puissance de Dieu ?* » (Marc 12/24).

L'herméneutique à enseigner aux ministres et aux laïcs d'aujourd'hui est une herméneutique qui comprend les Ecritures *et* qui comprend la puissance (*dunamis*) de Dieu. La compréhension des Ecritures sans la puissance de Dieu et la compréhension de la puissance de Dieu sans les Ecritures sont également néfastes.

Or Jésus révèle sa puissance dans le service et la faiblesse de la Croix. Tout ministre est appelé au service et sera habité par la faiblesse de la Croix. Mais en Jésus ressuscité est aussi révélée la puissance de Dieu. Par elle tout ministre est aussi appelé à être profondément transformé⁷¹.

L'herméneutique à enseigner aux ministres et laïcs d'aujourd'hui est celle où Jésus est à la fois l'enseignant du ministère et l'enseignant de l'herméneutique.

Or Jésus est l'herméneute par excellence des Ecritures... sans rien avoir écrit lui-même ! Sa Voix a résonné dans ses disciples, leurs écrits et leurs lettres, et elle continue à résonner jusqu'à nous.

La Bible est l'Espace de résonance de la Voix de Dieu et des hommes⁷². Et c'est dans la résonance de la Voix de Jésus que Dieu continue à nous parler aujourd'hui.

« Triple écoute » ai-je dit. Ecoute prioritaire des voix de la Bible. Ecoute des voix des traditions. Ecoute des voix du monde⁷³. A cela il faudrait en rajouter une quatrième. Ecoute de la Voix vivante en nous à force d'écouter résonner toutes ces voix.

« *C'est pourquoi, comme dit l'Esprit Saint : aujourd'hui si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs...* »⁷⁴.

La Voix de Dieu est vivante. Et en chacun de nous il y a des obstacles. Ma prière, c'est que cette Voix vivante de Dieu, par sa fine subtilité et son silence respectueux, libère chacune de nos voix pour une communication symphonique sous la direction de *Kyrios Iesous*.

⁷¹ Paul a admirablement enseigné et reflété dans sa vie, la mort et la résurrection du Christ (cf. 1 Corinthiens 2/1-5 ; 1 Corinthiens 15 ; 2 Corinthiens 4 ; Philippiens 4/10 ; Romains 6...).

⁷² Ainsi, la Bible peut être comprise non seulement comme Texte(s), Ecriture(s) ou Parole(s), mais aussi comme Voix qui résonne(nt). Pour une riche réflexion sur la thématique des voix dans la littérature, cf. de Christiaan L.Hart Nibbrig, *Voix fantômes. La littérature à portée d'oreille*, Paris, Van Dieren Editeur, 2008. L'ouvrage s'ouvre avec cette belle citation : « Il existe une écoute appropriée aux résonances. (...) Pour la plupart des gens, la résonance s'atténue lentement – finit par se perdre entièrement. Pour ceux qui ont l'ouïe appropriée, la résonance peut suivre ses propres lignes : elle s'estompe d'abord, reprend de l'amplitude ensuite et devient finalement plus sonore que le son lui-même » (Arthur Schnitzler à Olga Waissnix, 18.4.1888) (p.7).

⁷³ Il n'est pas inutile de préciser que l'écoute des « voix du monde » peut aussi être interprétée comme le déchiffrement des lois, mystères et signes que le Créateur y a inscrits. Ainsi, de grands scientifiques comme Newton, Pascal, James Maxwell, Kurt Gödel ou Francis Collins, pour ne mentionner qu'eux, ont chacun cherché à articuler « écoute de la Bible » et « écoute du monde ». Et ce n'est pas un hasard si les sciences modernes ont pris leur véritable essor dans des pays façonnés par une vision du monde née de l'écoute de la Bible.

⁷⁴ Hébreux 7/7 en reprenant le Psaume 95/7-11.

Théologie ecclésiale et théologie universitaire

La théologie universitaire est à distinguer de la théologie ecclésiale. Et au sein de la théologie universitaire, la théologie convictionnelle doit être distinguée d'une théologie philosophique et historico-critique .

1. L'Université

L'Université est un espace de **liberté** au service d'une quête d'**universalité** (vérité pour tous, bien de tous).

1.1. Hors des institutions de la société (Etat, entreprises, Eglises...), elle est un espace qui résiste aux intérêts particuliers et à court terme.

1.2. Sa liberté est fragile et doit dès lors sans cesse être reconquise.

1.3. Sa vocation d'universalité est menacée et doit dès lors sans cesse être stimulée.

2. Théologie ecclésiale et théologie universitaire

La théologie universitaire est différente de la théologie ecclésiale.

2.1. La **théologie ecclésiale** a comme vocation première de renouveler continuellement la fidélité à son héritage et de le transmettre librement et généreusement dans un monde qui change. Elle est confessante.

2.2. La **théologie universitaire** a comme vocation première de garder vivante la liberté de la recherche (et la recherche de la liberté) au service d'une quête d'universalité (attentive à l'universalité des quêtes). Elle n'est pas au service de l'Eglise, mais libre pour contribuer au rayonnement de l'Eglise et de l'ensemble de la société. Elle n'est pas confessante, mais porteuse de convictions qui sans cesse sont ouvertes à la critique.

2.3. Aussi bien la théologie ecclésiale que la théologie universitaire peuvent perdre de leur liberté ou de leur universalité. Le cas échéant, chacune a besoin d'être critiquée et stimulée à retrouver sa vocation propre.

3. Théologie convictionnelle et théologie philosophique et historico-critique

La théologie universitaire est une discipline (la seule, avec la philosophie ?) qui a besoin de toutes les disciplines universitaires (sciences, sciences humaines, philosophies...) pour se construire.

3.1. La théologie universitaire a deux composantes : celle qui *dans la modernité*, re-pense et transmet un héritage et celle qui *à partir de la modernité* pense et élabore une généalogie.

3.2. La préoccupation de la **théologie universitaire « convictionnelle »** (« chrétienne », « juive », etc.) est le renouvellement et le rayonnement de sa tradition en débat critique avec tous les savoirs contemporains.

3.3. La préoccupation de la **théologie universitaire « philosophique et historico-critique »** est l'élaboration d'une « théorie du religieux dans les limites de la raison humaine » et la production de « nouveaux savoirs conformes au critère d'autonomie propre la modernité ».

4. Intercritique

La théologie universitaire « convictionnelle » et la théologie « philosophique et historico-critique » peuvent l'une comme l'autre s'égarer. Par une intercritique constante, elles peuvent se stimuler mutuellement à plus de liberté et de fidélité.

4.1. La théologie universitaire « philosophique et historico-critique » court le risque de succomber à un conformisme universitaire sans distance critique et ainsi de perdre sa liberté.

4.2. La théologie universitaire « convictionnelle » court le risque de succomber à un traditionalisme des convictions sans distance critique et ainsi de perdre sa liberté.

4.3 Par une interpellation mutuelle, chacune des deux théologies peut stimuler l'autre à plus de liberté et de créativité.

Haute école de théologie en Suisse romande

Présentation générale

La Haute école de théologie (HET) est une HES (Haute école spécialisée) interdénominationnelle reconnue par le Réseau évangélique suisse (RES), la Fédération évangélique vaudoise (FEV) et des partenaires réformés.

La HET est un lieu de formation romand de futurs ministres, responsables et professionnels voulant travailler au service des Eglises et Oeuvres chrétiennes en Suisse et dans le monde et au bien de la société.

Vocation

La vocation de la HET est de former spirituellement et théologiquement, dans un esprit de communion, des personnes désireuses de féconder leurs engagements par une étude approfondie de l'Évangile.

Spécifiquement, la HET allie recherche académique et spiritualité chrétienne, connaissances théoriques et compétences pratiques.

But

La HET a comme but la transmission fidèle, intégrée et créative de la foi chrétienne (révélation biblique, vie et enseignement du Christ, doctrine et éthique chrétiennes) en dialogue avec les questions contemporaines des Eglises et de la société.

Pour assurer la meilleure transmission possible, la HET souhaite fédérer les forces vives du christianisme protestant romand (évangéliques, réformées et charismatiques, notamment) en dialogue avec le christianisme d'autres confessions (catholique romaine, catholique chrétienne, anglicane et orthodoxes en particulier) et d'autres lieux (Eglises des migrants, du Nord et du Sud, de l'Ouest et de l'Est).

Formations

La HET propose des formations académiques de haut niveau, à la fois théoriques et pratiques, dans une perspective interdisciplinaire.

Elle offre une formation de base (diplôme, bachelor), avancée (master, doctorat) et continue (perfectionnement professionnel) accréditées.

D'autres formations spécifiques à certains corps de métiers sont également proposées.

La HET développe des activités de recherche appliquée en coopération avec les milieux académiques et ecclésiaux. Elle collabore avec d'autres institutions de recherche et de formation en Suisse et à l'étranger.

Identité

L'identité théologique de la HET s'enracine dans la révélation biblique et s'exprime notamment par le Symbole de Nicée-Constantinople, la Confession de foi du Réseau évangélique suisse et les Déclarations du Mouvement de Lausanne (Lausanne, Manille, Cape Town).

Cette identité s'inscrit dans la lignée des grandes confessions de foi issues de la Réforme (Catéchisme de Heidelberg, Confession helvétique postérieure...).

Publics visés

La HET vise en priorité à former les futurs ministres et responsables des Eglises issues du protestantisme (pasteurs, missionnaires, diacres, leaders, professionnels des institutions paraecclésiales, aumôniers, conseillers en relation d'aide, évangélistes, animateurs, formateurs d'adultes...).

La HET vise aussi les différents professionnels de la société (enseignants, journalistes, artistes, scientifiques, psychologues, politiciens, juristes, économistes, managers...).

La HET est ouverte aux personnes de toutes les confessions chrétiennes, ou sans confession, souhaitant bénéficier de ses offres dans un esprit d'ouverture.

Valeurs fondamentales

La HET trouve son inspiration dans un amour renouvelé pour Dieu et la Bible -sa Parole inspirée-, le Christ et l'Eglise, l'Esprit saint et le monde.

La HET trouve son orientation dans une recherche de vérité, de créativité et de solidarité au service de tous, en particulier des plus fragilisés.

1. L'unité dans la diversité

La HET cherche à collaborer avec toutes les dénominations de l'Eglise chrétienne au sein d'une orthodoxie accueillante. Elle puise dans les grandes traditions de la théologie chrétienne à travers les siècles (pères et mères de l'Eglise, réformateurs, inspirateurs des divers courants de la spiritualité et de la culture chrétiennes). Elle veut être ouverte au renouveau que l'Esprit de Dieu opère aujourd'hui dans l'Eglise et dans le monde.

La HET reconnaît que parmi les chrétiens respectueux de l'autorité de la Bible, certains sujets peuvent faire l'objet de compréhensions différentes. Ces différences de conviction sont inévitables. Elles sont dues à notre origine et à nos différences culturelles et spirituelles, ainsi qu'à notre nature humaine. La HET s'engage à respecter les personnes, enseignants et étudiants, qui ont des positions divergentes. Dans la confrontation des convictions, elle veille à chercher l'harmonie, sans dissocier amour et vérité.

C'est pourquoi la HET peut offrir à la fois des cours communs à tous et d'autres spécifiques aux différentes identités confessionnelles représentées.

2. Héritage et innovation

La HET reconnaît l'importance de l'héritage judéo-chrétien (traditions spirituelles et culturelles, intellectuelles et culturelles) qui participe au fondement de la Suisse, de l'Occident et d'autres régions du monde. De manière accueillante et critique, elle s'engage à le transmettre aux générations futures.

La HET s'attelle aussi à faire preuve d'innovation et à développer de nouvelles manières de former afin que la théologie soit plus vivante dans l'Eglise et la société.

3. Dialogue et communauté

La HET cherche à proposer une théologie attentive aux besoins spirituels, psychologiques, sociaux et environnementaux de notre temps. Pour ce faire, elle cherche le dialogue avec divers partenaires du monde académique, social, culturel, politique et économique.

La HET favorise en priorité un enseignement où les échanges actifs sont au cœur de la formation. Le but est de nouer ensemble l'apprentissage de la rigueur et la croissance d'une pensée chrétienne au sein même de relations vivantes. Invités à un dialogue communautaire soutenu tout au long des études, les enseignants et les étudiants développent leur réflexion théologique en même temps qu'ils créent entre eux des liens fondateurs pour la vie de l'Eglise et de la société.

4. Excellence théologique

La HET vise l'excellence théologique en s'assurant de la meilleure compétence (académique et pratique) possible de ses enseignants. Tous les professeurs de la formation avancée ont un doctorat.

La HET compte aussi sur les compétences de nombreux professeurs invités, ainsi que sur un large éventail de professeurs associés et de praticiens expérimentés dans leur domaine.

Elle vise une formation théologique de haut niveau reliée aux réalités de la vie, du ministère et de la mission au XXI^e siècle.

5. Formation et spiritualité

La HET encourage tant ses enseignants que ses étudiants à concilier le développement d'une réflexion théologique de qualité avec une vie de prière personnelle et communautaire. Elle propose des célébrations, dans une grande variété de styles, ouvertes à la présence vivifiante de Dieu et à l'écoute respectueuse des uns et des autres.

La HET est attentive aussi au processus de maturation de la personnalité, non seulement dans sa dimension intellectuelle, mais dans tous les domaines de la vie.

MODALITES PRATIQUES

Langues

Les cours et séminaires de la HET sont donnés en français ou en anglais.

L'utilisation de l'anglais a comme double but de favoriser l'accueil d'enseignants et d'étudiants du monde entier et de stimuler les étudiants à vivre une partie de leur formation à l'étranger.

Modes de formation

Tout étudiant a le choix entre deux statuts:

1. Formation à plein temps (FPT). Le programme académique est suivi à plein temps, soit en interne soit en externe.
2. Formation en cours d'emploi (FCE). Le programme académique est suivi à temps partiel, selon ses disponibilités. Cette formation offre la possibilité d'opter pour un rythme de travail personnalisé.

Diplômes

Formation de base

Un Bachelor en théologie chrétienne (180 crédits ECTS)

Un Master en théologie chrétienne (120 crédits ECTS)

Un Diplôme en théologie chrétienne (120 crédits ECTS)

Formation continue

Un Certificat de spécialisation en formation chrétienne (10 crédits ECTS)

Un Diplôme de spécialisation en formation chrétienne (30 crédits ECTS)

Formation post-grade

Un Doctorat en théologie chrétienne

Conditions d'admission

Pour le Bachelor en théologie chrétienne: un certificat de maturité ou diplôme équivalent; les requérants sans certificat de maturité peuvent être immatriculés sous certaines conditions (entretiens, examens, année propédeutique, etc.).

Pour le Master en théologie chrétienne: un Bachelor en théologie (ou titre équivalent).

Pour le Certificat de spécialisation en formation chrétienne: pas de certificat prérequis, mais conditions d'admission à respecter.

Pour le Diplôme de spécialisation en formation chrétienne: pas de certificat prérequis, mais conditions d'admission à respecter.

Enseignants

Les professeurs ordinaires ont un doctorat et sont en accord avec les bases théologiques exprimées dans le paragraphe «Identité».

Les professeurs associés (cours spécifiques par identités confessionnelles représentées) doivent être capables de transmettre le propre de leur héritage tout en étant respectueux de celui des autres.

Les professeurs invités, sous la responsabilité d'un professeur ordinaire ou associé, doivent pouvoir contribuer positivement à l'esprit de l'Ecole.

Partenariats et relations envisagées

Eglises et Oeuvres

Communauté des Eglises chrétiennes dans le canton de Vaud (CECCV) et organisations similaires dans d'autres cantons.

Groupes Bibliques des Ecoles et Universités de Suisse romande (GBEU).

Centre interdiocésain de formation théologique (CIFT).

Mouvement de Lausanne.

Association francophone et européenne de théologiens évangéliques.

(...)

Facultés, Ecoles et Instituts

Faculté de théologie de Fribourg.

Facultés de théologie de Neuchâtel, Genève, Lausanne.

Faculté Jean Calvin (Aix-en-Provence).

Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine.

Institut Philanthropos (Fribourg).

Institut œcuménique de Bossey.

Institut orthodoxe de Chambésy.

Autres Facultés et HES de Suisse romande.

Staatsunabhängige Theologische Hochschule Basel.

St Mellitus College (Londres, Angleterre).

Wheaton College (Illinois, Etats-Unis).

Evangelische Theologische Faculteit (Leuven, Hollande).

(...)

Politiques

Confédération. Canton de Vaud et autres cantons romands. Communes avoisinantes.

Comité de patronage/ Comité académique

Finances

(Taxes d'immatriculation, contributions des Eglises, dons de privés, subventions de la Confédération, des cantons et de communes...).

Lieux possibles

St-Légier (Emmaüs), Puidoux (Crêt-Bérard) et Pompaples (St Loup).